

# Paolo Maria Fabbri

(18 Abril 1939 – 2 Junio 2020)

*In Memoriam*



## Paolo Fabbri, América Latina y la cocina mexicana

Alfredo Tenoch Cid Jurado



Paolo Fabbri profesaba un gran cariño por América Latina. Sus viajes continuos desde la década de los ochenta del siglo pasado fueron testimonio de ese vínculo. Su relación con las distintas cocinas deja una demostración del estilo exquisito para interrogar a las culturas y hacerlas partes de sí. El encuentro con México no fue la excepción. Una de sus primeras visitas marcó la conexión en la anécdota contada por él en diversas ocasiones. Se refería a un encuentro fugaz en el aeropuerto de la Ciudad de México con Italo Calvino, quien regresaba de un viaje a Oaxaca, cuando supo por boca suya de la existencia de “le tagliatelle al mole”.

Ese platillo, el mole mexicano, era disfrutado por su abigarrada combinación de sabores y la polifonía de sentidos despertados, como Calvino mismo afirmaba, los cuales daban a Paolo una respuesta: en la suma de ingredientes y de sabores se podía conformar un nuevo sabor. A partir de ahí se despertaron en Paolo dos grandes pasiones: conocer Oaxaca, viaje que pudo realizar con Lucrecia Escudero en 1985 gracias a un congreso organizado por Adrián Gimete Welsh en la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla y comer las “tagliatelle al mole”.

Al visitar nuevamente la Ciudad de México en 2001 me pidió lo llevara a algún restaurante donde fuese posible degustar el platillo recomendado por su amigo, autor por entonces consumado de *Sotto il sole giaguaro*. Pero no lo encontramos. Calvino lo había “preso per i fornelli”. Sin embargo, pudo ser improvisada una degustación, “tagliatelle Bolognesi” en casa y un delicioso mole de Xico. De ese episodio nació la sentencia: en cada reencuentro el mole debía ser continuidad y presencia. Cada estadía en México se convirtió entonces en una ocasión para probarlo, degustarlo, conocer sus variantes, como lo fue al departir y al expandir de ese modo su conocimiento en una cena o comida, frente a Fulvio Vaglio, Lydia Elizalde, Berna Valle, Roberto Flores, Álvaro Zavala, Raúl Buendía, David Herrera y tantos otros. Algunos platos de mole fueron testigo y ejemplo para explicar a los estudiantes, la importancia del proceso de continuidad de un campo de estudios como la Semiótica y para transmitir su pasión por la disciplina y la explicación del mundo circunstante con la metáfora de la Semiótica entendida como “una caja de herramientas”.

Hubo un último platillo de mole, esta vez en Buenos Aires, en setiembre de 2019, en el marco del Congreso de la AIS/ IASS donde Paolo no perdió la oportunidad del encuentro académico, durante la cena que ofrecí con diferentes moles, a colegas, amigos y discípulos con motivo de la presentación de la Cátedra Umberto Eco en la UAM. Una vez más, Paolo se sirvió de los efectos del plato tradicional para motivar a nuevos estudiantes y para reforzar la importancia de una América Latina reunida bajo diversos proyectos y formas de abordar la Semiótica, de servirse de ella y de enseñarla. Argentina era el lugar y México llevaba ese punzante e intenso sabor quizá solamente para confirmar el conocimiento y el afecto profundo de Paolo por nuestro variado continente.

**Alfredo Tenoch Cid Jurado.** Profesor de Semiotica y Coordinador de la Cátedra Umberto Eco Universidad Autónoma Metropolitana - Xochimilco, México. Ex presidente de la Federación Latinoamericana de Semiótica

## Paolo Fabbri, la gaya scienza

Juan Alonso et Denis Bertrand



Algirdas Julien Greimas, le fondateur de l'École française de sémiotique, l'appelait son « génie », Umberto Eco dans *Le nom de la Rose* l'a nommé « Paolo da Rimini » et surnommé *Abbas Agraphicus*, le père abbé qui n'écrit pas.

L'Italie est en deuil d'un de ses grands intellectuels, un des sémioticiens les plus prestigieux de la scène internationale. Associant l'éclat à la rigueur, infatigable éveillé et éveilleur, paradoxal parce qu'en avance sur l'air du temps, il avait la pensée souriante, la *gaya scienza* des troubadours. Paolo Fabbri est décédé le 2 juin, à l'âge de 81 ans, dans sa maison de Rimini, réalisant son vœu : « Je veux que la mort me trouve, bien vivant. »

Successivement fondateur, avec Greimas, du Centre International de Sémiotique et Linguistique de l'Université d'Urbino qu'il a encore dirigé jusqu'à cette année, directeur d'études associé à l'EHESS et directeur de l'Institut culturel italien de Paris, enseignant dans plusieurs universités en Italie et dans de nombreux pays d'Europe, d'Amérique ou d'ailleurs, il n'a jamais cessé d'œuvrer pour la sémiotique, qu'il pratiquait comme une discipline fondée sur un noyau théorique exigeant et, grâce à cela, ouverte au dialogue le plus large avec les autres sciences sociales et humaines, à travers leurs textes et leurs principaux représentants.

### LA BIBLIOTHÈQUE VOLIÈRE

Immense lecteur, sa bibliothèque avait l'air d'une volière. Chaque livre était équipé d'ailettes, ces post-it multicolores qui marquaient les pages à retenir ou à discuter. Ce n'était pas des livres sur des étagères qu'on voyait, mais partout les frémissements de la lecture et de la confrontation.

Au milieu des années 2000, Paolo Fabbri fait une conférence à l'Université Paris 8 sur l'*Iconoclastie*. Il centre sa réflexion sur l'adoration puis la destruction des idoles, en interrogeant la figure du « Veau d'or ». Ce n'est pas l'image de l'or qui l'arrête, pourtant évidente pour qui traite d'iconoclastie et donc du problème de la valeur, c'est au contraire la présence du « veau ». Pourquoi le veau, se demande-t-on ? Veau-promesse de croissance, veau-saveur, veau sacrificiel et par là exemplaire de la *zoosemiosis* ? Valeur en gestation et en devenir dans le veau... Car si la tâche de la recherche est de créer de nouvelles hypothèses et de susciter de nouveaux problèmes, on ne pouvait pas ne pas se poser la question de cette valeur dans le « veau » alors même que son enracinement dans l'« or » fait partie, partout, de l'évidence. Il aimait explorer les anomalies, les ombres du sens. « A quoi bon reproduire des vérités et des certitudes acquises ? »

### TROUVER DE NOUVELLES BOÎTES BLANCHES DANS DE NOUVELLES BOÎTES NOIRES

Ce « pas de côté », ce changement de perspective, dans l'approche de la signification du discours à traiter, était une des

marques de la pensée de Paolo Fabbri. Un écart, un petit saut dans l'inconnu qui, sans pour autant quitter le socle du questionnement théorique qui était le sien – celui de la sémiotique – lui permettait d'ouvrir des voies nouvelles dans la recherche et d'interroger en même temps la théorie en l'obligeant à repousser ses limites ; car, comme il l'affirmait dans un article sur le sens de l'enseignement, la recherche la plus innovatrice est celle qui crée des lacunes dans la méthode, ou, comme il aimait le dire aussi, celle qui « trouve de nouvelles boîtes blanches dans de nouvelles boîtes noires ».

#### L'ANGLE FUSANT D'UNE RENCONTRE

Cette position scientifique était ferme, « marquée » disait-il, en l'opposant à la « non marquée », celles de la glose et des académismes. Pour lui, la sémiotique était surtout une manière particulière d'interroger le sens du monde et des sociétés dans tous les recoins où il se niche. Pas un objet qu'il n'ait traité, non pas avec le regard panoramique du « toutologue » (Eco), mais sous « l'angle fusant d'une rencontre » (Char). Qu'il s'agisse d'espionnage ou de stratégie, de simulacres ou de traduction, de discours historique ou de pratique scientifique, de camouflage ou de prophétie, les formes infiniment variées qu'il explorait, il les offrait avec une générosité et une complicité liées, qui transformait sur le champ chaque auditeur d'un instant en un disciple ou un collègue : il donnait l'envie du *gai savoir*.

L'éclat de sa pensée et l'imagination figurative qui caractérisaient chacune de ses interventions – ce n'est pas par hasard si une de ses étudiantes disait qu'une « conférence de Paolo Fabbri était plus rock'n'roll qu'un concert des Rolling Stones » – n'excluaient ni l'exigence scientifique, on l'a dit, ni la profondeur théorique, ni la vigueur polémique où il mariait, chose rare, l'ironie et le respect. Son dernier texte, intitulé « Identités collectives » (à paraître), peut être considéré comme le testament d'un penseur du « Nous », avec les ambivalences troublantes du nous et des autres : ainsi le terme latin « *hostis* » qui, rappelle-t-il, signifiait « à la fois *bôte* et *hostile* » ; ainsi les « efforts de la traduction » qui sont « la preuve de la conversion des allergies en synergies » ; ou encore, écrit-il, « pour déplacer "l'accent du sens" (...) dans la prosodie discordante des contenus idéologiques, chaque opportunité (*Ob portum*) de dialogue doit être saisie. C'est-à-dire chaque fois qu'un bon vent se lève conduisant au port. »

*Abbas Agraphicus*, vraiment ? Ces phrases sont sublimes et il a beaucoup publié ces dernières années. Mais il soignait le privilège de l'oralité sur l'écriture, qui polit et qui fige. A l'oralité, l'instant du regard et du sourire, l'inattendu de la trouvaille, le risque de la beauté... et l'acceptation de l'effacement.

**Juan Alonso et Denis Bertrand.** Association Française de Sémiotique

# Paolo Fabbri, el semiólogo que no se parecía a ningún otro

Carlos A. Scolari



El martes 2 de junio nos dejó Paolo Fabbri (1939- 2020), uno de los intelectuales más brillantes que he conocido. Si bien su especialidad era la semiótica del arte, desplegó un arsenal teórico y analítico a 360° que, obviamente, no podía dejar de incorporar el estudio y la reflexión sobre los medios de comunicación. Con Fabbri se va el último representante de la primera e irreplicable generación de semióticos italianos.

Parecería que no se puede hablar de Paolo Fabbri sin mencionar a Umberto Eco. Ambos coincidieron en la Università di Boloña en los años 1970 y durante mucho tiempo fueron, como el significado y el significante, las dos caras de una misma moneda. Sus caminos comenzaron a separarse cuando la semiología francesa -basada en la exportación de la mirada estructural de Saussure a sistemas de significación no lingüísticos- hizo eclosión a finales de los años 1960. Cuando se vio que no era tan fácil aplicar la oposición “lengua/habla” a otros sistemas de significación, o que no siempre el “signo” era fácil de identificar (como en el caso del cine), algunos semióticos comenzaron a olvidarse del “signo” y empezaron a pensar en términos de “texto”. Por la ruta quedaron tirados conceptos como “código” (o “decodificación”) y entraron otros en la mochila de los investigadores, por ejemplo “interpretación”.

Umberto Eco, curioso como el que más, se interesó por las teorías cognitivas (Roger Schank, Robert Abelson, etc.) y de ahí surgió su modelo interpretativo basado en la idea de “cooperación” entre el lector y el texto:

Fabbri nunca vio con buenos ojos esta fusión entre semiótica y ciencias cognitivas (ese fue uno de sus dardos preferidos contra su colega de Boloña). Según Fabbri, no había ninguna necesidad de ir a buscar ayuda en las ciencias cognitivas; en cierta forma, para él la semiótica debía ser autosuficiente. (Anécdota personal: una vez, mientras exponía mi modelo semio-cognitivo de la interacción persona-ordenador -ver [Hacer clic](#), Gedisa, 2004- en un coloquio de la revista *deSignis* en París, gentilmente Fabbri me recordó que me estaba yendo más allá de la semiótica... y aquí estamos).

Si bien Fabbri fue uno de los grandes voceros de la semiótica de Algirdas Greimas -que llevó los principios del formalismo a su mayor grado de expresión, constituyendo prácticamente un álgebra de la narrativa y la generación de sentido-, en sus análisis y reflexiones fue mucho menos ortodoxo de lo que parece. Los análisis de Fabbri, ya sea que se tratara de una pintura, un rumor o un [zombi](#), tuvieron siempre una gran frescura y elegancia. Dicho en otras palabras: Fabbri nunca asfixiaba al objeto de estudio con las garras del método.

Esta sintonía con la semiótica generativa de Greimas se convirtió en otro de los focos de rebelión contra el autor de *El Nombre de la Rosa*. El acercamiento al tema de las pasiones por parte de Greimas en los años 1990 le dio a Fabbri [munición de gran calibre](#) para asaltar la abadía de Eco: según Fabbri el “lector modelo” de Eco era una pura máquina cognitiva que aplicaba *frames* y *scripts* a la hora de interpretar un texto. Pero ese lector *no sentía nada*. Para Fabbri, la dimensión pasional estaba ausente del modelo semio-cognitivo de Eco.

Por otra parte, Fabbri siempre llamaba la atención sobre la competitividad y conflictividad que caracteriza al proceso de interpretación (él siempre reivindicaba la “dimensión agonística” que poseía la producción de sentido). Era precisamente en estos pliegues de la interpretación, cuando afloran figuras como la del [“agente doble”](#), donde mejor se movía el bisturí semiótico de Fabbri. En cierta forma, fue quien mejor comprendió y operativizó la idea más potente de Greimas: “la comunicación es una suma de malentendidos”.

Paolo Fabbri era un intelectual contracorriente. Cuando todos sus colegas solo pensaban en sacar libros, él se lucía diciendo que *nunca había publicado uno*. Durante años su enseñanza fue oral (pero, mientras, publicó decenas de artículos). Eco, el gran escritor y publicador, no podía dejar de entrar en el juego y escribió un artículo titulado *“Aspetti sistematici nell’opera a stampa di Paolo Fabbri”*.

Lo más inesperado de todo esto es que el primer libro de Fabbri fue publicado por Gedisa en castellano en 1995 y se titula *Tácticas de los signos*. Por entonces yo vivía en Italia y colaboraba con la revista de semiótica *Lexia*. Cuando les comenté que tenía “el libro de Fabbri”, nadie me quería creer... !Si Fabbri no publicaba libros! Supongo que fue ahí que comenzaron a tomarme un poco más en serio y me pidieron que escribiera una reseña... ¿Por qué Fabbri cambió de opinión? Lucrecia Escudero fue juntando sus artículos desperdigados y con la ayuda de Eliseo Verón y la editorial se hizo posible el milagro. A partir de ahí, Fabbri sacó otros libros -como *El giro semiótico*- y también los lectores italianos pudieron poner “i libri di Fabbri” en sus bibliotecas.

Por otra parte, hubo una época en que Fabbri se negaba a ser traducido. Cuando nos visitó en la Universidad Nacional de Rosario invitado por Lucrecia Escudero -estamos hablando del año 1986- Fabbri dio unas maravillosas conferencias donde los estudiantes entendimos el 10% de lo que decía (y eso gracias a las traducciones en tiempo real de Ubaldo Guido “el Pato” Mauro, de Claudio Guerri y de la misma Lucrecia). Pero lo poco que entendíamos nos gustaba. En los últimos años lo escuché varias veces haciendo intervenciones en castellano, así que supongo que habrá preferido convertirse él mismo en *traduttore, traditore*.

Si bien su trabajo se centró sobre todo en la semiótica del arte, los aportes de Fabbri a los estudios de comunicación han sido muy importantes, ya desde el mítico “*Le comunicazioni di massa in Italia: sguardo semiotico e malocchio della sociologia*” (1973) hasta “El discurso político” (con A. Marcarino), incluido en el número 2 de la revista deSignis. Sus indagaciones sobre el secreto, las trampas y juegos discursivos son piezas fundamentales para romper con los esquemas lineales sobre la supuesta manipulación de las audiencias o el poder de los medios o discursos. Más que en sus artículos, estas reflexiones sobre el funcionamiento semiótico de los medios y la cultura hay que buscarlas en sus entrevistas.

A diferencia de muchos colegas que repiten una y otra vez un método hasta resecarlo, Fabbri, sin abandonar la disciplina de trabajo semiótica, supo estudiar la materia textual de una manera creativa y al mismo tiempo rigurosa, desarmando los procesos de producción de sentido con una precisión envidiable. Como escribió Eliseo Verón en la Introducción a *Tácticas de los signos*: “Veo el proyecto intelectual de Fabbri como un resultado de varias influencias: Eco, Greimas, Goffman, Baudrillard... El cruce de esas influencias e interacciones dio como resultado un semiólogo que no se parece a ningún otro: Paolo Fabbri”.

Cuando nos visitó en la Universidad Nacional de Rosario en 1986 estábamos en la época dorada de la “comunicación alternativa” y la búsqueda de nuevas formas de comunicación por fuera de los grandes aparatos mediáticos. En esa ocasión, Fabbri dejó caer una frase (que no nos costó mucho traducir): “la comunicación alternativa es que nadie tenga la última palabra”.

Las suyas, seguirán interpelándonos.

Carlos A. Scolari. Catedrático de la Universitat Pompeu Fabra - Barcelona.

Publicación original en blog Hipermediaciones: <https://hipermediaciones.com/2020/06/02/paolo-fabbri-el-semiologo-que-no-se-parecia-a-ningun-otro/>

# Para Paolo Fabbri

Claudio Guerri



Estimados colegas y amigos,  
Con mucha tristeza recibí la mala noticia...

No sé qué decir... me faltan las palabras y este género no es precisamente mi fuerte. Como suele suceder, pasan por mi cabeza innumerables recuerdos comenzando por el primero: conocí a Paolo hace más de 30 años cuando vino por primera vez a la Argentina para un Seminario Internacional en Rosario organizado por Lucrecia Escudero, creo que en 1987.

Épocas fundacionales, épocas de pujanza, de creación de un espacio que iba a crecer hasta transformarse en la FELS y la AAS. Aquel día, la tardanza en la llegada del traductor oficial hizo que empezara a colaborar durante unos minutos en la traducción; entonces, me agradeció nombrándome en italiano: Güerri –y no Guerri–, una sonoridad que, después de tantos años en Argentina, yo mismo ya no puedo repetir...

A partir de allí, otros recuerdos y muchas anécdotas se agolpan en mi mente... la mayoría alegres, quizás no aptas para este momento. Como pertenecemos a dos corrientes semióticas distintas, nuestra relación se basaba no tanto en la discusión semiótica cuanto en los afectos itálicos, llena de chascarrillos idiomáticos, de comida –en un almuerzo en casa llamó a su mujer para comentarle que mi famoso *tuco de carne* era “un buon sugo di verdure”; en otra oportunidad, cuando le di una generosa porción de mi *crostata* para su próximo desayuno, descubrió que Eliseo Veron ya había hecho “piazza pulita” del asunto. Hablábamos sobre la vida y los amigos, comentábamos los sonetos romanescos del Belli, Pascarella y Trilussa y discutíamos semióticamente el por qué toda casa de italiano alberga algún Pinocho.

Lamentablemente, nuestras diferencias de encuadre hicieron que después de dos años de intento, me confesara que no podía escribir el prólogo al *Nonágono Semiótico* a pesar de que en el congreso de Lyon había elogiado mis trabajos académicos y profesionales. De todos modos, como buen discípulo de Eco –a pesar de las conocidas diferencias– me mandaba una copia de sus artículos cuando usaba una tríada explicativa.

Dueño de un discurso brillante, de una prosa cuidada, de un pensamiento agudo significó un punto de inflexión para la semiótica: su giro semiótico, su crítica del signo influyeron como lo hizo toda la semiótica italiana en generaciones de semióticos argentinos y latinos.

Paolo Fabri ha muerto.

Con él se va el último de los grandes semióticos italianos. Inmortalizado por Eco como Paolo da Rimini, de ahora en más andará, como dijo Simon Butler, por donde andan los muertos: en los labios de los vivos.

Con afecto emocionado

Claudio Guerri. Arquitecto, profesor FADU - UBA

Ultima foto de Paolo haciendo las conclusiones de la mesa redonda Trayectorias de la Semiotica Latinoamericana, Buenos Aires 9 de setiembre 2019, Congreso AIS/IASS, Sede UNA.

## Paolo Fabbri. El seductor de voz cascada

Cristina Peñamarín



Él era un joven profesor de voz cascada, enseñante de semiótica en el DAMS de Boloña, junto a Umberto Eco, Omar Calabrese, Patrizia Violi y yo era una estudiante que me creía escasamente formada, aunque había terminado en Madrid mi carrera. Hacíamos piña en las filas de estudiantes los tres hispanohablantes, Jorge Lozano, Lucrecia Escudero y yo. Con su extraña voz, Fabbri hablaba una lengua oscura y fascinante. Tenía el atractivo irresistible de quien sabe inducir a pensar, quien nos desafía a creer que podemos ir más allá de los límites que suponíamos inamovibles.

Sabíamos de él antes de llegar a Boloña, Miquel de Moragas nos había elogiado el DAMS precisamente porque allí podíamos aprender semiótica con Eco y con el greimasiano Fabbri, dijo. Aquel colegio de sabios no dejaba de asombrarnos, pero he de decir que en mí fue Fabbri quien ejerció la principal seducción y años después le pediría que dirigiera mi tesis doctoral. En su palabra había múltiples aperturas y cuestionamientos, más que respuestas o cierres, penetraciones incisivas en campos ignotos, aproximaciones a terrenos inexplorados que prometían luminosos hallazgos. Ciertamente con el tiempo se fue cerrando en cierta fortaleza, haciendo castillo de La Semiótica, con mayúsculas, la estructural, que él creía su deber impulsar y defender, así como inducir a otros a hacerse soldados de su causa. No por eso perdió sutileza o dejó de interesarse por los saberes que podían venir de otros lugares, eso sí, sólo de lugares amigos, teoría del arte, antropología, cierta filosofía, historia o sociología, y de algunos de sus muchos amigos estudiosos. Su mayor atractivo residía en el ejercicio de la palabra hablada, en clases y conferencias, pero también en la conversación, donde exhibía una cortesía exquisita y a la vez cálida y risueña, una atención personal cuidadosa de no dejar a nadie, de quienes apreciaba, desatendido o marginado. Porque también era feroz en sus rechazos y odios, que se empeñaba en hacer que fueran compartidos por su entorno.

Un día me dijo, y no recuerdo a qué venía, que la muerte no importa cuando se tiene un proyecto que otros continuarán tras la desaparición propia. Aunque parte de su proyecto vital no me atrae ahora, me sigo volcando en sus escritos, donde siempre encuentro alguna joya, de esas que coleccionas para observarla detenidamente de cuando en cuando, para ponerla en medio de un esfuerzo propio y verla fructificar y abrir caminos donde parecía que no era posible avanzar. Si bien su escritura carece del brillo de su oralidad y no es favorecida por el peculiar movimiento asintótico de sus ideas, que en su habla llegaba a componer una música envolvente, me sigue admirando. Junto a la memoria de su persona, nos quedan sus escritos, con su enorme capacidad de conocimiento, su potencia polémica, su genio para aportar esa chispa original que hace resplandecer todo un ámbito de estudio.

Cristina Peñamarín. Catedrática de Teoría de la Información – Universidad Complutense de Madrid



# Paolo Fabbri

Edgardo Donoso



*El giro semiótico* fue el libro que definitivamente conquistó mi pensamiento cuando estudiaba en la universidad. Mantiene el equilibrio entre lo dicho y un saber decir que lo convierte en un tesoro infinito. Una semiótica así, pensé, es lo que quiero para mí. Cuando lo conocí en persona no podía creer que tanta elegancia y sencillez podría estar delante de un pensamiento exultante como el suyo. La última vez que lo vi y conversamos fue en el Congreso Mundial de Semiótica en Buenos Aires en setiembre 2019. Una vitrina sin candado exhibía el que creo era su último libro sobre tatuajes en el cuerpo. Con mucho cuidado lo retiró del mueble para hablarme de él y mostrármelo. Cuando terminamos la conversación simplemente se retiró dejando en suspenso el destino de su libro. Una semiótica del silencio y la escucha, del “dejar ser”, anidaba en su presencia.

Edgardo Donoso. Profesor de Semiótica y Método de la Investigación, Facultad de Humanidades y Artes, Universidad Nacional de Rosario, Argentina.

# In Memoriam. Paolo Fabbri.

Lydia Elizalde



“Bruscos signos de los sueños”  
Revista *Inventio* #9, 2013  
Traducción de Alfredo Cid

file:///C:/Users/L%20Elizalde/Downloads/336-1373-1-SM.pdf Vol. 9, Núm. 17 (2013) > Fabbri

Siento mucho la muerte del respetable profesor Paolo Fabbri. Su legado es valioso en artículos, libros y conferencias.

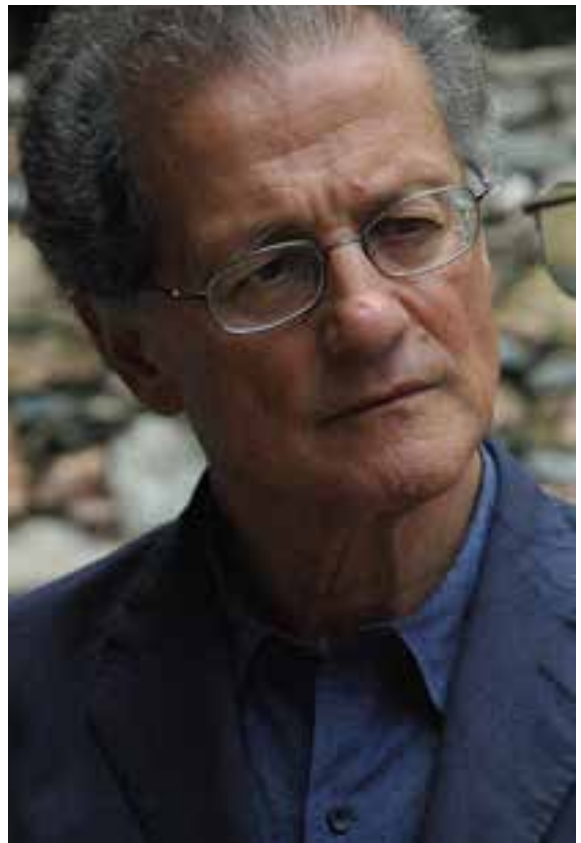
En 2012 presentó una memorable Conferencia Magistral en la Universidad Autónoma del Estado de Morelos (Cuernavaca, México)

Comparto el cartel y el artículo que se derivó de esta extraordinaria reflexión sobre los signos en los sueños. Seguirá en nuestras reflexiones semióticas desde su particular forma de profundizar las materialidades y definiciones de los signos en la contemporaneidad.

Lydia Elizalde. Teorías y crítica del arte

## El logos de Paolo Fabbri

Fernando Silberstein



En el invierno de 1989, la ciudad de Rímini organizó un homenaje a Federico Fellini en el Centro Pompidou de París. Presidía la mesa Paolo Fabbri.

Había muchísima gente en el auditorio que tenía un escenario de teatro sobreelevado respecto de la platea. Se decía que entre las filas de adelante estaba Giulietta Massina, a quien todos buscábamos afanosamente entre las butacas ocupadas por gente con abrigos gruesos por el frío.

Los expositores convocados por los organizadores constituían un conjunto heterogéneo cuya lógica hablaba más de los compromisos políticos del gobierno de Rímini que de la obra de Fellini. Con Fabbri y el guionista Tonino Guerra, estaban un dirigente sindical y un representante del Partido Comunista.

Comienza el acto y Paolo desarrolla con singular cultura cinematográfica una exposición sobre la semiótica del cine. Mientras hablaba, por el costado del escenario sale un hombre de saco y corbata que se ubica en el borde frente al público y comienza a gesticular ostensiblemente y a reírse. Haciendo como si no existiera, Paolo hablaba ajeno a las morisquetas del personaje en el costado. Desde el público nos preguntábamos si esto era una puesta en escena deliberada para evocar desde el teatro la extrañeza de algunas escenas de los filmes de Fellini. Nadie atinaba a dar una respuesta y veíamos delante nuestro la situación incomprensible de una exposición académica solemne y un payaso desencajado en un extremo, al que nadie se dirigía pero que tampoco se iba.

Terminada la exposición de Paolo, comienza el dirigente sindical a hablar con tono de barricada del movimiento obrero y sus luchas históricas. La extrañeza del público se incrementaba al tratar de entender su relación con el cine además del personaje que, independiente de todo, se reía, se agachaba, señalaba a los expositores y hacía aspavientos con los brazos. Habló luego el dirigente del Partido Comunista que siguió con el discurso panfletario con el vocabulario que oíamos en los discursos de las asambleas estudiantiles de la universidad. Luego de cada exposición, Paolo con suprema flexibilidad intelectual unía como podía lo señalado por los políticos con el homenaje que nos convocaba.

En un momento, desde el costado del escenario, alguien salió y con educada suavidad trató de sacar al personaje y llevarlo hacia adentro, cosa que logró por poco tiempo, pero el hombre volvió a salir entre carcajadas y reverencias.

Le tocó entonces el turno a Tonino Guerra, uno de los guionistas de los filmes de Fellini. Era un hombre más bien gordo, grandote y de bigotes que empezó a relatar anécdotas de la preparación de los filmes con varios directores. Quizás para entonces

al personaje del costado habían logrado llevarlo para adentro, no lo recuerdo porque desde el comienzo de su intervención quedamos cautivados por las historias que contaba. La atmósfera de los filmes de Fellini se nos hizo entonces intensamente presente con esa mezcla de naturalidad en el devenir de una corriente de hechos cotidianos que se descubren llenos de extrañeza, de preguntas y de inteligencias. El mundo de aquellas películas de golpe se abrió para nosotros y comprendimos que la atmósfera de aquel cine lejos de ser artificiosa era el modo de sentir y de pensar de sus autores.

De entre las anécdotas contadas por Tonino Guerra, recuerdo una de cuando ayudaba a Tarkowski a buscar material para una próxima realización. Miraban juntos un gran número de filmaciones documentales de la Segunda Guerra realizadas por los nazis. Entre otras, hubo una de un fusilamiento con ametralladoras a un gran número de prisioneros judíos, hombres y mujeres, que totalmente desnudos desfilaban uno detrás del otro hasta una gran fosa cavada en la tierra. Al llegar al borde, una ametralladora alemana les disparaba y caían, a veces todavía vivos, unos sobre los otros como cuerpos que ahí yacían amontonados. Hombres, mujeres, niños se movían hasta que morían.

Entre esas secuencias de personas desnudas caminando en fila hasta su asesinato, hubo un momento que les llamó la atención. En la fila, por delante iba un hombre y detrás una mujer. Al llegar al borde, el hombre se da vuelta y con un gesto de caballerosa cortesía le cede el pasar primero a la mujer que con una leve inclinación de cabeza acepta, pasa primero, le disparan y cae; al instante siguiente pasa el hombre al que también disparan y cae muerto en la fosa.

Tonino Guerra observó entonces, recuperando una idea expresada por Paolo, cómo a gente a la que se había desposeído de toda dignidad humana, todo derecho y palabra, antes de quitarles también la vida, frente al asesinato inminente e inexorable, un signo, el del gesto caballeroso, tuvo la capacidad de devolver a ambos el mundo, la ubicación social en una cultura y con ello, la posibilidad de morir re humanizados. A Paolo le tocó cerrar la mesa agradeciendo a la política del gobierno de Rímíni y uniendo con su natural elegancia el cine, la cultura y el poder de los signos.

Al terminar el acto, supimos por Paolo que el señor que gesticulaba en el extremo era un director del Centro Pompidou que estaba completamente borracho y al que acababan de despedir justamente por su incontrolado alcoholismo. Debido a su jerarquía institucional, nadie tenía autoridad para sacarlo violentamente de una vez por todas.

En aquel homenaje se dieron cita puntual el azar con sus causas y la voluntad con sus actores y lo que pareció propio de una vez, con el tiempo, entendí era una magia fellinesca que acompañaba a Paolo. En medio de las circunstancias más extrañas que con frecuencia se concitaban a su alrededor o que lo tenían como coprotagonista, en la fauna de aquellas isotopías discordantes se movía con la soltura del doble agente que teorizó, ante la estupefacción paralizada de todos los demás.

En los años siguientes volví a presenciar varios de estos encuentros del azar y la diversidad que lo tenían como centro y que unían, como en un hilo natural de su destino, el absurdo inesperado y contracorriente con el hallazgo inteligente, cálido y fulgurante que iluminaba una vida. Era su logos, el logos de Paolo Fabbri.

*Fernando Silberstein* es psicólogo y profesor de Teoría del Arte, UBA

## He was a man of his word

Gianfranco Marrone



Paolo Fabbri was very much a man of the word: in every sense of the term. He studied languages, speeches, images, media, and with them everything that human societies use to communicate and to give meaning to the world, to themselves and to others: gestures, clothes, tattoos, clothes, food, buildings, entire cities. So, he was a happy semiologist, a lover of the science of signs that he helped to devise. Thus, he gazed with amazement at those who, for academic interests abandon, semiotics to move on to something else. “Else? What else might be interesting?” he repeated with frowning irony. “The sense is everywhere; is that not enough?”.

He was a man of his word also for that reason: he did not tolerate intellectual fashions (all those “isms” and those “post-s” that follow each other in cultural chronicles), unless the case was not about critical inquiry. And it was precisely this loyalty to his discipline that allowed him to attend – with immense curiosity – many other disciplines, from anthropology to linguistics, from sociology to art history, from philosophy to the theory of science.

Now we need to talk about Paolo Fabbri in the past tense, because he left us yesterday morning, in his home in Rimini, after a difficult illness. The loss is enormous, and it affects the whole of European culture, not to say planetary culture. In Italy, Fabbri taught in Bologna, Urbino, Palermo, Venice, Rome, Milan; but much of his research was carried out in Paris, where he followed the seminars of Lucien Goldmann and Roland Barthes from the early 1960s, and where he became the principal collaborator of Algirdas Greimas, his renowned master, from the early 1970s. He travelled extensively, for courses, congresses, seminars, lectures, from Latin America to Japan, from Australia to Canada and the United States. In the mid-1970s he was in California, where he collaborated with Erving Goffman and the ethnomethodologists. Yet his heart was in Paris, where he regularly conversed with the leading French intellectuals of the second half of the twentieth century, such as Jean Baudrillard, Jean-François Lyotard, Paul Virilio, Félix Guattari, Louis Marin, Isabelle Stengers, Bruno Latour, Francois Jullien, Michel Maffesoli.

And that is how he eventually became Director of the Italian Institute of Culture in Paris in the early 1990s. Nevertheless, also in Italy the dialogue with the main contemporary writers and thinkers was very dense: he was a close friend of Italo Calvino, Luciano Berio, Nanni Balestrini, Alberto Abruzzese, Valerio Adami and, of course, Umberto Eco. The latter, moreover, inserted Fabbri as a character *The Name of the Rose*, calling him Paul of Rimini and giving him the epithet of *Abbas agraphicus* because of his atavistic reluctance in writing.

Fabbri, it is true, was best known for his oral teaching rather than his writing: he was a very skilled lecturer, an amiable conversationalist but, above all, a great professor, and this is well known among the hundreds of his students around the world. His preference for the spoken word did not prevent him from publishing many essays, articles, prefaces, translations, etc., as well as a number of books, which now constitute his strongest legacy. Among them, *The Semiotic Turn* (1989), *Praise of Babel* (2000), *Signs of Time* (2003), *Semiotic Efficacy* (2017), *Under the Sign of Federico Fellini* (2019) will be remembered. For his 81<sup>st</sup> birthday, just a month ago, *Seeing Artfully (Vedere ad Arte)*, a collection of his writings on contemporary art, was published.

We are going to miss him.

Gianfranco Marrone, Associazione Italiana di Studi Semiotici – AIS/IASS

## Paolo Fabbri à Moscou

Inna Merkoulouva



C'est une très triste nouvelle et une très grande perte pour le monde sémiotique. C'est aussi la perte d'un ami qui va tellement nous manquer.

Sa générosité, son soutien quand il était venu à notre colloque Greimas à Moscou, il y a quelques années...

En 2007 Paolo Fabbri nous a fait l'honneur de venir à Moscou pour participer à notre colloque international «La sémiotique contemporaine en dialogue avec les sciences humaines».

[http://www.paolofabbri.it/semiotique\\_contemporaine/](http://www.paolofabbri.it/semiotique_contemporaine/)

Le colloque s'est déroulé à la Maison Yurgis Baltrusaitis - Ambassade de Lituanie en Russie. Il était consacré au 90ème anniversaire de la naissance d'Algirdas Julien Greimas et à la parution en russe de l'ouvrage d'A.J. Greimas et J. Fontanille *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Sur la photo, Fabbri est à côté de l'exposition « L'enfance d'Algirdas Greimas », réalisée par Karolis Rimtautas Kasponis et présentée à Moscou.

L'intervention de Paolo était intitulée «*De l'analyse des mythes à la sémiotique des cultures*»: Algirdas Julien Greimas entre Claude Lévi-Strauss et Jury Lotman». C'était une conférence brillante et inoubliable... Quel plaisir était de le présenter à nos collègues moscovites, de traduire en russe son discours, de voir son soutien et sa générosité.

Il restera avec nous, et nous allons encore le relire et redécouvrir ses écrits.

Inna Merkoulouva, Directrice du Centre international de Sémiotique et Dialogue interculturel  
Université Académique d'Etat des Sciences Humaines, Moscou

Moscou 05 06 2020

# Paolo Fabbri, la pluralidad de la mirada semiótica

Jorge Lozano



Paolo de Rímíni, *abbas agraphicus*. Así aparece en *El nombre de la rosa*, de Umberto Eco, su amigo fraterno, conmlitón y adversario en tantas lides semióticas y otras logomaquias. En el *Festschrift* por sus 60 años, Eco lo llamó “Espartaco de la semiótica”, porque Paolo Fabbri siempre estuvo de la parte de los destinatarios de las comunicaciones de masas. No en vano ambos, Eco y Fabbri, habían propuesto la “guerrilla semiológica” como la posibilidad de que los destinatarios decodifiquen los mensajes de los medios de modo diferente a como quisieran los emisores. Acaba de fallecer, ayer en Rímíni, a los 81 años un grande de la semiótica, que deja huérfana a toda una pléyade de discípulos en todo el mundo, incluida España, donde desde los años setenta ha participado asiduamente en conferencias, congresos, cursos de verano.

En 1965, tras licenciarse en Florencia, fue a estudiar a París con Lucien Goldmann, Roland Barthes y Algirdas Julien Greimas. Fue fundador del Centro Internacional de Semiótica y Lingüística de Urbino, donde podían encontrarse, entre otros muchos, Erving Goffman, Umberto Eco, Tzvetan Todorov, Jean Baudrillard, Italo Calvino, Carlo Ginzburg, Jean François Lyotard y un largo etcétera. Ahora era presidente del nuevo Centro Internacional de Ciencias Semióticas en la misma ciudad. Profesor visitante en decenas y decenas de universidades de todo el mundo, acreditó su proverbial liderazgo en la gestión cultural con su dirección del Instituto Italiano de Cultura en París en la década de 1990. Brillante polemista, hizo del conflicto una categoría fundamental de la comunicación en general y del signo en particular. Sobresalió como máximo conocedor de la semiótica de la estrategia (y de la estrategia de la semiótica). Nunca entendida esta como optimización de recursos, sino como interdependencia de acciones. Por eso, para él, la comunicación es interacción estratégica, como también quería Goffman. Esta posición la llevó a todo tipo de signos. Por ejemplo, estudió el camuflaje como estrategia de simulación y de disimulo que sirve, ora para defender, ora para atacar. Atendió y dedicó cursos, disertaciones y publicaciones al problema del secreto, en la criptografía, en las filtraciones, en las guerras, en el espionaje. Cabe destacar su artículo *Todos somos agentes dobles*.

Se dedicó a una perspectiva fundamental de la semiótica que ve en la comunicación, más que una transmisión de información, toda una operación de traducción vista también como campo de batalla. Se ocupó así mismo de la traducción de lo intraducible, donde la imposibilidad podía actuar como reserva de traducciones ulteriores. Por eso escribe *Elogio de Babel*, donde lo babélico equivale a la exaltación de las diferencias. Las relaciones entre palabra e imagen, entre escultura y moda, entre arquitectura y danza fueron maravillosamente analizadas por Fabbri como ejercicios de la traducción inter-semiótica.

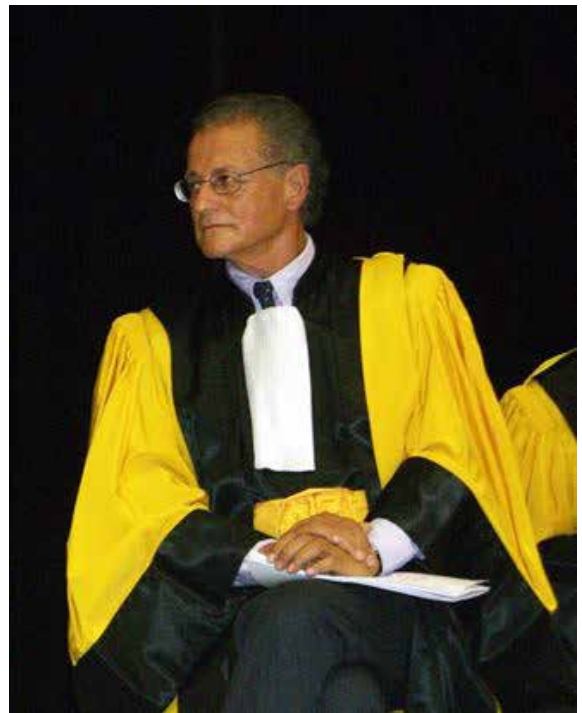
Se ocupó de bulos, escribió sobre rumores, advirtió del papel de los insultos en política. En su primer artículo habló de la mirada semiótica, expresión que pertenece hoy a la enciclopedia de esta disciplina, que siempre vio como un método para las ciencias humanas. Además de muchos artículos y entrevistas, por ejemplo, en *Revista de Occidente*, publicó en castellano, entre otros libros, *Tácticas de los signos*, *El giro semiótico* y *Elogio del conflicto*.

En *Documentos del presente. Una mirada semiótica* se reproduce su texto “Artificar el tatuaje: un dermatoscopio semiótico”. Recientemente, se ha publicado en Italia *Vedere ad arte*, que recoge sus intervenciones sobre arte. Últimamente, estaba celebrando el centenario de Fellini, de cuya fundación fue presidente. Para Fabbri, el felliniano era un cinema de magia, de transformación alucinatoria de lo real. Preparaba un artículo sobre la historia contra fáctica para un número sobre el futuro, “un tiempo de la historia”. Fue un maestro, un grandísimo y elegantísimo intelectual. Fue, además, un verdadero amigo que me hizo partícipe de un lema al que siempre se atuvo: honor, pudor, dignidad.

Jorge Lozano. Catedrático de Teoría de la Información de la Universidad Complutense de Madrid. Madrid, 3 de junio 2020. Publicado en el periódico El País, con la autorización del autor.

# Paolo Fabbri, Doctor Honoris Causa Universidad de Lyon

Dr. José Romera Castillo



UNA GRAN PÉRDIDA. COMO SEMIÓTICO (COLABORÓ MUCHO CON LA ASOCIACIÓN ESPAÑOLA DE SEMIÓTICA, DESDE EL PRIMER CONGRESO, CELEBRADO EN TOLEDO, EN 1984, BAJO MI COORDINACIÓN Y COMO ENTRAÑABLE AMIGO.

OTRO GRANDE QUE SE NOS VA. PERO, COMO LOS ROCKEROS, LOS VIEJOS SEMIÓTICOS NUNCA MUE-  
REN... !!! DEP

ABRAZOS, COMO SIEMPRE, AUNQUE SEA A DISTANCIA, QUERIDO PAOLO....

Dr. José Romera Castillo. Catedrático emérito de Universidad (UNED). Fundador y Presidente de Honor de la Asociación Española de Semiótica



## AD-DIO

Lucrecia Escudero Chauvel



La primera vez que vi a Paolo Fabbri fue en el curso de Teoría de la Información que dictaba en el DAMS de la Universidad de Boloña que se había inaugurado recientemente. Era octubre de 1976 y era su primera lección. Estábamos sentados en la segunda fila Jorge Lozano y Cristina Penamarin, lo que luego se llamó “el grupo de los hispanoparlantes”, pero nosotros aun no nos conocíamos. Su clase, como en el texto de Barthes que lo inspiraba tanto, la dedico a las múltiples estrategias de uso de los anteojos negros – para el todo era sujeto de semiosis - y dirigiéndose a un horizonte infinito detrás nuestro, explico la forma de mostrar cómo se había llorado.

Recuerdo que nos dimos vuelta y vimos a una bellísima mujer que llevaba precisamente, anteojos negros. Luego usando el pizarrón escribió con esa letra de mosca que tenía, dinámicas entre letras, -nada se puede leer sino en relación – y empezó su curso sobre las estrategias. Pensaba e iba produciendo conceptos ad hoc. Absolutamente fascinada, le saqué esta foto, y fijé un gesto que le era propio, el del índice con el pulgar, que usaba cuando estaba explicando algo y que indicaba la pertinencia de un concepto en su abecedario gestual. “Miren hacia allí” decía esa mano. Pero atrás estaba escrito ya AD-DIO.

Eso que veíamos y escuchábamos no era un ovni, era un semiólogo en acción. Porque la pragmática estaba indisolublemente asociada a su forma de hacer semiótica, siempre cerca de los textos. Decía: “La Semiótica es una disciplina a vocación empírica”. No nos confundamos por favor, no tiene nada que competir con las neurociencias. La Semiotica gana ahí donde produce la diferencia. Y así fue como empezó su tarea de alfabetizador planetario y nos enseno a leer el mundo *sub especie* semiótica.

AD-DIO : mostrando que todo es provisorio, como un asceta despojado al que le gustaba solo leer y mirar imágenes y que - este es un rasgo que me parece importante- estaba *de paso*, en una temporalidad suspendida, que el pulía como un diamante. Siendo un hombre de una extremada elegancia, vivía fuera del mundo del consumo teorizando sobre el dandismo, porque él era un supremo dandy, concepto de profundo espesor trágico, del que su agrafismo formaba parte. Ese era el *efecto Fabbri*: toda su trayectoria intelectual fue una pelea contra la banalidad.

¿Qué decir? Siguieron muchos años, décadas, de una amistad y generosidad sin fallas. Hecha de risas y llantos, de congresos, coloquios, viajes, lecturas, exposiciones, siempre mostrando más allá, como en un horizonte, lo que era la Semiotica. Y esa pasión nos la dejo como un don a aquellos que lo conocimos y lo escuchamos, que por suerte somos muchos a lo largo de varios continentes. Viajar con él era una fiesta, todo le interesaba, porque viajar era discurrir espacialmente una forma de descubrimiento. En un viaje de Italia a París cuando aún había fronteras escribió “Semiólogo” en la ficha de la Aduana. Semiólogo, palabra mágica, *se mi ó logo!*

Convencida que estaba frente a un autor prolífico, aunque Eco sostenía lo contrario, le fui pidiendo uno a uno sus escritos sueltos, con muchísimo tacto, porque era un hombre de pudor extremo frente a la escritura, ya que siendo un augur, cultivaba básicamente la oralidad encantatoria. Escuchamos juntos los últimos cuentistas orales que los domingos recitaban leyendas colectivas en las plazas de Coyoacán y de Oaxaca. Era 1985, y justo un día antes del terremoto que asolo la ciudad de México el pregunto: “En que estación estamos, porque el aire es raro”. Era el otoño, y ahí empezamos a diseñar el proyecto de la traducción de sus escritos al español que fuera luego *Tácticas de los Signos*. Salió en Gedisa en 1995 en la colección que dirigía Eliseo Veron, otro de sus grandes amigos con los que podía discutir toda una noche, que se llamaba, -suprema coincidencia- *El Mamífero Parlante*.

Su relación con América Latina, sus intelectuales y estudiantes fue constante desde su primer viaje a México en 1985 y luego a Argentina, a Rosario en agosto de 1986, al Seminario Internacional de Formación Docente que habíamos creado cuando recién se recuperaba la democracia. Susana Frutos era el pie institucional desde la dirección de la Carrera de Comunicación

Social en la Facultad de Ciencias Políticas y Relaciones Internacionales de la Universidad Nacional de Rosario. Sus memorables conferencias en italiano frente a un público de trescientas personas -cifra inaudita para la época y la el personaje, que era absolutamente desconocido en estos lares – desplegaron temas claves en la constitución de este su primer paradigma, el de las estrategias discursivas: el discurso político como confrontación y conflicto, el discurso científico y las estrategias de descubrimiento, el discurso de las pasiones y la sinergia con la música y las artes. En estas conferencias, este “primer Fabbri” mostro la eficacia simbólica de los discursos persuasivos, antes del giro semiótico y del “iconic turn” del fin del milenio. Editamos con Olga Corna las conferencias y la de tantos colegas que pasaron por el seminario como Paul Buissac, Gino Dorfler o Christian Metz. El recordaría muchos años después, la profunda e imborrable impresión que le había producido ese auditorio. Tal vez porque se había dado cuenta por primera vez que el mismo podía ser un *One Man Show*. En realidad no hacía falta que «produjera» una teoría, su discurrir mismo era *per se* una forma teórica. Y este discurrir era fascinante. Ahí residía su secreto poder.

Luego siguieron sus viajes a Córdoba, Lima, Santiago, al Brasil, a Bogotá donde lo acompañé en 2015; pero regresaba siempre a Rosario y a Buenos Aires donde tenía sus queridos amigos Eliseo y Oscar Traversa y a México invitado por Alfredo Cid. Fue clave en la creación de *deSignis* en el año 2000 y desde entonces estuvo presente en la actividad editorial de la revista enviando regularmente una contribución, una sugerencia, una orientación temática. En su última intervención en las conclusiones de la mesa *Trayectorias de la Semiotica Latinoamericana* en el congreso de la AIS/IASS en Buenos Aires el 9 de setiembre de 2019 insistió particularmente sobre la necesidad de una semiótica *marcada*.

Paolo ha sido el duende de la Semiotica, Puck, el personaje shakesperiano que producía desorden para que se pudiera entender mejor el orden, sin duda un magnífico e irrepitible agitador de ideas. Gran cultor del *bricolage*, pensaba e iba construyendo artefactos semióticos y produciendo conceptos ad hoc, - su famosa caja de herramientas - una especial amalgama de sus lecturas y de sus juegos de palabras, como por ejemplo el «semiosfero», o su ultimo “dermatoscopio”. Y este método suyo era perfecto porque se ocupaba precisamente de temas intersticiales, atravesados, no lineales, pero en realidad centrales para la semiosis: las estrategias de seducción y de ocultamiento, el juego de la verdad, los tatuajes, el dedo que señala en pintura, el espejo, el camuflaje. Paolo Fabbri era en sí mismo una semiosis paradójica, porque haciéndonos creer que no había método, todo su complicado castillo de naipes respondía a una lógica férrea: la de la puesta en *relación*.

Si existe un cielo de semiólogos, y estoy convencida por la forma que tienen las nubes, hoy se está encontrando ahí con Eliseo Veron, Umberto Eco, Algirdas J. Greimas y Roland Barthes que lo reciben esperanzados contando con que nosotros planearemos una gran fiesta para celebrarlo en la próxima primavera. Porque el ultimo grande cuando se fue, no apago la luz.

Lucrecia Escudero Chauvel, Directora de *deSignis* ([www.designisfels.net](http://www.designisfels.net))

2 de Junio 2020

# Paolo Fabbri

Maria Pia Pozzato



1977, Maria Pia Pozzato, Isabella Pezzini, Patrizia Magli, Paolo Fabbri  
En la pizzería de Vía Santo Stefano en Bologna.

E' un'occasione molto triste, Paolo è per tutti noi una persona per la quale è difficile dire "era". Così vivo in vita e così vivo nel nostro ricordo che sembra impossibile non poterne più ricambiare il sorriso.

Un abbraccio,

Maria Pia, Bologna 4 giugno 2020

Maria Pia Pozzato. Dipartimento di Filosofia e Comunicazione

## Cuando el Guerrero de los signos ha caído....

Olga Corna



Agosto 1986, un joven Paolo con un aire de reminiscencia hippie, con la experiencia de Aldo Moro y la Comunicación Alternativa (temas no menores en América Latina) visita la Facultad de Ciencia Política y RRII. La Escuela de Comunicación había generado un **Seminario Internacional de Formación Docente**, creado y coordinado por la Dra. Lucrecia Escudero. La propuesta de su visita era dictar un Seminario que se llevó a cabo en el Aula Magna de la Facultad de Ciencias Económicas. “A la hora señalada” 300 alumnos intrigados, docentes, un escenario en solitario, un simulacro que resiste al control (la Comunicación es interacción estratégica).

Un pedido inusual: **La Opera Norma** pero en la versión de María Callas, disco de Pasta... (un triángulo amoroso, la traición, el juicio, la muerte... la pasión), el tema de la subjetividad que nos encuentra como sujetos de acción y objetos de pasión, de pronto..... el mejor actor de Fellini, Fabbri, entra en escena y canta con María Callas, la escena del Duetto del amor no correspondido no permite traducciones, solo emociones. La música ha marcado a su generación ha comentado .....e increíblemente la magia se produce, pareciera que los jóvenes no entenderán allí pero seguirán buscando explicaciones de lo ocurrido. Luego la conferencia discurre como si todo fuera una normalidad absoluta, digamos.

Este tensionador del sentido todavía no ha editado nada, pero el germen de la pasión, alejada de la razón y cercana a la acción como tema, queda enclavado allí para quienes tuvimos la maravillosa experiencia de escucharlo. Luego llegaron los libros pero recién en 1995, el ágrafo, con la complicidad de Lucrecia y Eliseo Verón, devendría en autor.

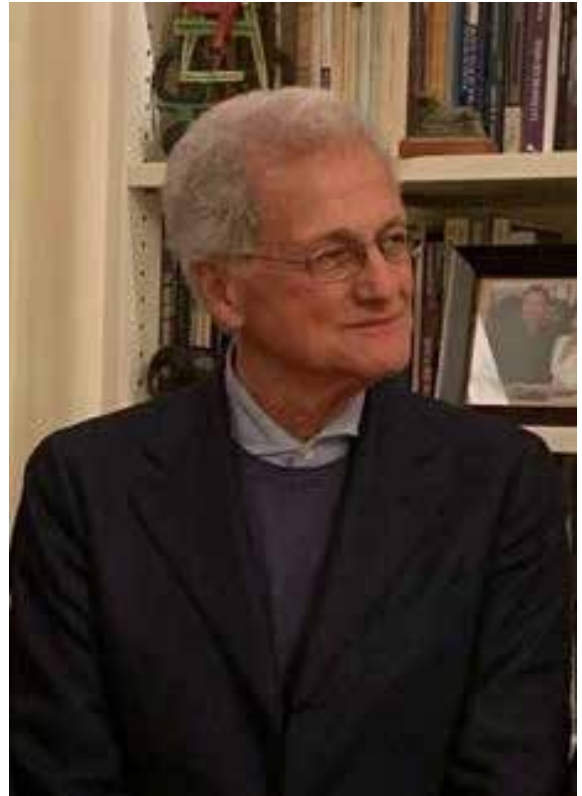
En la incredulidad del hecho.....recuerdos, insisto, Rosario ya lo extraña, sus textos forman a jóvenes generaciones de docentes que lo interpelan, circulan entre los alumnos que, justo, están trabajando en ellos (las coincidencias temporales en estas zozobras pandémicas son a veces absurdos lógicos imposibles de inteligir) la noticia nos ha entristecido, nos hemos convertido en agentes dobles y el dolor de la comunidad de semióticos se ha mundializado.

Hay que insultar a la Muerte que desbarata el Presente e instala el Recuerdo. Un largo listado de objetos, situaciones y temas invaden la posibilidad de decir algo acerca de quién siempre encontraba un intersticio de análisis que provocaba el asombro y el retruécano. Hablar de Paolo Fabbri es hablar de la Semiótica toda y sus metalenguajes, de la *Inventio* y de la *descriptio* de las intersecciones. Desde La Universidad Nacional de Rosario acerco mi recuerdo, arrebatador Junio del 2020.

Olga Corna. Docente Lenguajes II /Comunicación y Discurso Político. Facultad Cs Políticas y RRII/Escuela de Comunicación. Pta. ASAEC (A. Argentina de Estudios Canadienses). Secretaria del Seminario Internacional de Formación Docente (1986/88). Autora en coll. *Comunicación, discursos, semióticas* (UNREediciones)

## Una interrupción en la conversación

Oscar Steimberg



Creo que la ida de Fabbri produjo en los espacios de investigación y producción semiótica el efecto de una interrupción en la conversación. Parecía que con Fabbri los conceptos a recordar no conservaban su sentido si perdían detalles expresivos o palabras agregadas y presentadas en el momento. Por supuesto, solo una parte de todo eso pasaría después a la escritura; pero los que solían discutir con él esas precisas entradas a los temas de la teoría o la reflexión no podían dejar de señalar la lujosa novedad de esas intervenciones de debate, que llegaban a postergar el cierre de la construcción teórica compartida y discutida.

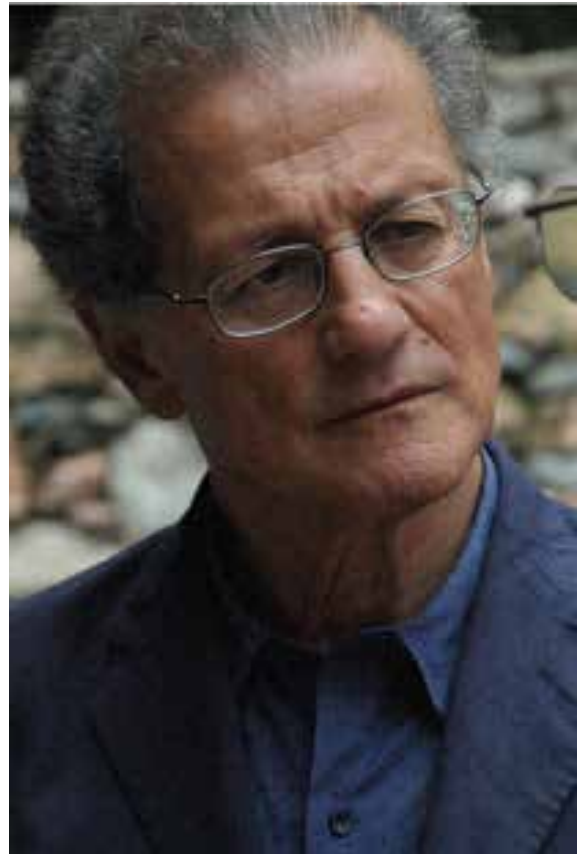
Eliseo Verón comentaba, en su prefacio a *Tácticas de los signos*, la oposición de Fabbri al uso de conceptos como el de “producción de sentido”, porque veía (Fabbri) en esa expresión la referencia a sentidos estables, consolidados ya antes de la comunicación de que se tratara. Podría decirse que en ese artículo, escrito precisamente en el tiempo de los homenajes a Verón, entonces recientemente fallecido, Fabbri continuaba el juego de las pruebas de discusión sobre problemáticas en proceso de redefinición, seguro de que el otro polemista hubiera disfrutado ese modo de compartir la apertura de la nueva reflexión. El ausente podría haber continuado una vez más alguna de sus frases descriptivas del estilo de búsqueda, precisamente asociables con alguna de Paolo como: “Nosotros consideramos el lenguaje como un conjunto de acciones, de pasiones, de tácticas y de estrategias de poder”.

Oscar Steimberg. Profesor, investigador, escritor. Universidad Nacional de las Artes (UNA). Buenos Aires, 6 de junio 2020

Buenos Aires, 9 septiembre 2019

# Paolo Fabbri (1939 – 2020)

Pierluigi Basso



Chers collègues, chers amis,

C'est une journée très triste pour notre communauté scientifique. Ce matin nous avons appris le décès de Paolo Fabbri, un intellectuel de premier plan dont la longue carrière a traversé la jeune histoire de la sémiotique. Si cette discipline a gardé sa fraîcheur initiale, beaucoup est dû au travail inlassable et aventureux de Paolo Fabbri, à sa capacité à regarder au-delà des frontières disciplinaires, sans jamais perdre de vue le projet qu'il aimait et défendait avec passion. La défense des classiques de la sémiotique et l'impératif d'observer le présent pour construire l'avenir ont trouvé en Paolo Fabbri une parfaite conciliation. Jusqu'au tout dernier moment, Fabbri avait une foule de projets à mettre en œuvre. En ce moment, en pensant à Paolo, en le gardant un peu plus longtemps avec nous, on peut imaginer de vivre en synchronie avec tous ses écrits et ses conférences inoubliables ; et de penser à la profondeur temporelle de ses mots, à la façon dont ils iront loin dans le temps, en nous accompagnant.

Des témoignages concernant la figure intellectuelle de Fabbri seront recueillis sur le site de l'AFS.

Pierluigi Basso. Président Association Française de Sémiotique

Paris, le 2 juin 2020

# Paolo Fabbri

Rafael del Villar Muñoz



Paolo Fabbri con Charo Lacalle y alumnos en 2009 en el VI Congreso Internacional Chileno de Semiótica, Universidad de Concepción, Chile.

Una sensible pérdida semiótica y humana, Paolo Fabbri ya no está con nosotros pero por *el Giro Semiótico* de la vida estará siempre vivo con su contribución

En pocas líneas es imposible hablar de toda las dimensiones de su obra, solo cabe sintetizar los más grandes macro caminos, y el primero, en relación con nosotros, su real implicación con la Semiótica latinoamericana. Visito muchas veces Argentina, Perú, Chile, Colombia, México, pero también Barcelona o Madrid, en los Congresos de la Federación Latinoamericana de Semiótica, de la Asociación Española de Semiotica o en el reciente último congreso de l'Association Internationale de Sémiotique, en Buenos Aires, en setiembre 2019, su último viaje al continente, donde dio las conclusiones de la mesa redonda *Trayectorias de la Semiotica Iberoamericana*.

Apoyo la gestación de la Revista **deSignis**, órgano oficial de la FELS hace ya veinte años, integrando su Comité Patrocinante, junto a Umberto Eco, Eliseo Veron, Thomas Sebeok, Gérard Deledalle y Tomas Maldonado y participo en varios de los Coloquios **deSignis**, en París, Sevilla, Madrid, México, o de presentaciones en Lyon o en Kaunas. En todos los encuentros, encontramos uno de los rasgos distintivos de Paolo Fabbri: *el sentir que el otro existe como otro*: hemos perdido un gran *embajador de la Semiótica*.

Para Fabbri la Semiótica es sobre todo una *disciplina*, un *campo teórico disciplinar*, una herramienta metodológica para las ciencias sociales e incluso un puente con las ciencias exactas, que se refleja en las múltiples referencias a René Thom o a Gregory Bateson entre otros. Nos dice en la entrevista que dio a la *Revista Letra. Imagen. Sonido. Año VII No 13*: “Yo creo que es necesario retomar lo que decía Greimas, es decir, trabajar con la mirada de la cientificidad, con una orientación científica”. Es en esa dirección que impulsa el cambio de denominación del Centro Internacional de Semiótica y Lingüística de la Universidad de Urbino, que había fundado en 1970 junto a Pino Paioni, Umberto Eco y A.J. Greimas al de *Ciencias Semióticas*, en sus palabras “una tentativa de quitar de la Semiótica una generalización un poco vacua, porque se llama *Semiótica* a todo lo que es el estudio de sistemas de signos lingüísticos pero también no lingüísticos”

La Semiótica no es una disciplina anclada en la Representación, esto significa que se debe “desplazar el estudio de la discursividad desde la problemática de la representación (por ejemplo, ¿cómo se representa el objeto en el texto?) hasta el de la conflictividad implícita en la producción de la representación del objeto”. En su obra *El Giro Semiótico* (1998) nos decía que “la representación no es un “primero” que simplemente deba ser ilustrado”. La verdad emerge de un juego de apariencias, de superposición de simulacros. Lo visible no es lo real y tampoco es lineal. Tal como Émile Durkheim, fundador de la Sociología contemporánea, la verdad no está en lo que los sujetos dicen ni en las razones que nos dan de sus dichos, sino en los procesos que lo generan, y para lo cual lo dicho/no dicho no son más que síntomas, indicios. “Nosotros presentamos simulacros de nosotros mismos al otro, que presenta a su vez simulacros propios, y jugamos esta estrategia”, nos dice Fabbri, de allí que el simulacro, el camuflaje, no sea un problema menor o una variante de las posibilidades del ser, sino que es constitutivo al ser, y este es otro de los aportes más importante desde nuestra perspectiva de la Semiotica como la entiende Paolo Fabbri.

De indicios de su propia vida ( post WWII, contexto de la guerra fría), como de la lectura transversal de los textos vinculados al campo epistemológico donde se inserta la Semiótica, las concepciones del signo a lo largo de la historia, en el sentido de Gastón Bachelard, construye lo que nos dice la entrevista dada a *Tópicos del Seminario* No 30: “Fue así como empecé a plantearme la cuestión no ya de la intencionalidad, sino de la significación”. Las identidades son del orden del ser y del hacer; y parte del hacer es la representación. El problema es que nosotros representamos las identidades y lo hacemos también respecto a los otros... y esta relación puede ser conflictual o contractual: contra el otro, o bien junto a él”. Esta perspectiva central de su reflexión está presente en todos los escritos que abarcan veinte años de producción (1985 y 2002). Por ejemplo “El discurso político no es un discurso “representativo”, nos escribió para el nº2 de deSignis No 2 sobre la *Comunicación Política*.

La perspectiva teórica de Fabbri nos abrió un enorme campo analítico tanto en el espacio epistémico de la comunicación política, de las comunicaciones de la sociedad civil o el rol estratégico de la verdad al interior de la sociedad. Participa activamente en el Grupo de Estudios de Semiótica de la Cultura de Madrid dirigido por Jorge Lozano, donde fue una referencia obligada, *un mito* de referencia simbólico, tomando las palabras de Claude Lévi- Strauss. Paolo Fabbri nos dice respecto de Lozano “con él compartimos la hipótesis del carácter profundamente estratégico de las relaciones del significado, que no se define ontológicamente por una esencia durable, sino que es permanentemente “negociado”.

También la traducción, las relaciones interpersonales, son su objeto pues lo visible no es lo real: si soy *en relación* con el otro, esto implica, nos dice, un contrato o un conflicto, en última instancia “un camuflaje del sujeto y del objeto” que puede llegar a disfrazarse de su adversario, ejemplo que toma de la descripción que hace René Thom de los microorganismos. Desde esa perspectiva Fabbri desarrolla herramientas analíticas semióticas apropiadas para hacerse cargo de lo que está detrás de lo visible, de las trazas de lo real que tienen muchas implicancias en varios campos del conocimiento, siempre teniendo en ruta el carácter disciplinar de la semiótica.

Y como campo disciplinar echa de menos su desarrollo teórico en la actualidad porque más que teorías se escriben solo introducciones dice, además de una falta de crítica de la Semiótica a la propia Semiótica. En esa perspectiva podemos entender la polémica con Carlos Scolari en un Coloquio de *deSignis* en la Maison de l'Amérique Latine (París, 2004) respecto al *Big Data*: para Scolari la semiótica podría ser iluminada si enfrentara el estudio de nuevos objetos reales como lo digital, donde sería necesario insertar conceptos de las ciencias cognitivas. Para Scolari como para Umberto Eco la interpretación se interrelaciona con la cognición. Pero para Fabbri, no había ninguna necesidad de ir a buscar ayuda en las ciencias cognitivas; en cierta forma, para él la Semiótica debía ser autosuficiente, asumiendo la distintividad de la semiótica como práctica científica.

En la entrevista que da a la revista LIS en Buenos Aires en 2015 retoma la disputa: “En lo que tiene razón Scolari es en pensar qué diría y cómo debería adaptarse la Semiótica a la problemática del Big Data... el Big Data no es solamente cuestión de cantidad de datos, sino de modalidad estratégica del uso de la información”. Sin embargo, a pesar de la diferencia valoraba profundamente el trabajo de Scolari y el de Eliseo Verón, pues ambos insertaban al objeto al ámbito de la Semiótica.

Y la pregunta que nos hacemos es ¿cómo construye Paolo Fabbri su sistema teórico? Lo hace *desde* una teoría: ni de Peirce, ni de Saussure, ni del mismo Greimas, sino de preguntas, de trayectos, de trazas, de textos e incluso de objetos que pueden ser heteróclitos, antiguos textos filosóficos olvidados, textos científicos, imágenes, busca allí los hilos de un *telar* que le será propio.

Una experiencia vivida, quizás pueda iluminar esta visión de telar en la construcción de su obra. Una vez me encuentro en el metro de París con Paolo cómo a las 19:30 horas. Ambos estábamos invitados a la cena que organizaba siempre Lucrecia Escudero en su casa, la “previa” a los Coloquios deSignis pero Paolo no tenía por qué saber que yo también estaba invitado. Minutos antes de saludarlo, lo había visto en el pasillo del andén escrutar el mapa del metro, lo hace con detención, como buscando pistas, incluso se empuja, parece tener una lupa analítica de diferentes trayectos, líneas de metro y sus intersecciones o combinaciones posibles. Me ve y me saluda emotivamente (después descubro que esa era una de sus solución “empíricas” a un problema real, llegar a casa de Lucrecia Escudero) y me pregunta si el metro que está en tren de tomar es correcto para llegar a una combinación señalada por él. Yo le contesto, haciendo como que no nos dábamos cuenta de que él y yo estamos camuflados como sujetos, y no nombramos el objeto (la cena y la reunión). Paolo me da las gracias y con esa cortesía innata que tenía, me dice que ha sido un gusto encontrarnos. El camina por el andén con una maleta pequeña de viaje, y avanza rápidamente seguro de que había hecho coincidir su estudio de las líneas, juego de apariencias, con su objetivo. En ése minuto, viéndolo ya a la distancia, tuve un segundo de reflexión más allá o más acá del ritual interactivo, y me digo, Paolo va al mismo lugar que yo, a la casa de la directora de deSignis, pero la vía que él me preguntó y yo asertivamente respondo es la más larga, hay otra opción, quizás menos importantes - el mapa del metro de París es una galaxia significativa-, tomo consciencia y le grito y corro, pues con el ruido de la estación no me escucha. Al final llego a hasta él, y le doy la dirección óptima para llegar a donde va. Se rió y me da las gracias. En realidad no tomamos la misma ruta, pues yo antes debía hacer un trámite. Sin embargo tuve, analizando la situación a posteriori, la impronta de su acercamiento a lo real: búsqueda de caminos, de entradas en diferentes planos desde el simbólico plano del metro al “territorio” : la verdad emerge de un juego de apariencias de trayectos de simulacros detrás de lo visible.

Rafael del Villar Muñoz. Profesor Instituto de la Comunicación e Imagen Universidad de Chile. Asociación Chilena de Semiótica. Revista deSignis, FELS, AISS/IASS



# Paolo Fabbri

(1939 – 2020)

*Dr. Roberto Flores*



Primer encuentro de semiólogos latinoamericanos, Maison de l'Amérique Latine Paris, 1986. Iván Ávila Belloso, Lucrecia Escudero, Graciela Latella, Roberto Flores



Mannar Hammad y Paolo Fabbri

He resentido su muerte: parecía inmortal, siempre vital y risueño.

En 1985 se organizó en la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla un encuentro de semiótica, al que siguió el que organizamos en París en 1986 con Graciela Latella, Donald Dìb, Iván Ávila Belloso y Lucrecia Escudero. Fue el primer encuentro de semiólogos latinoamericanos, acto precursor de la creación en Rosario de la Federación Latinoamericana de Semiología al año siguiente. Paolo fue invitado por primera vez a México y estaba con Eric Landowski, el regresó el 16 de septiembre: no le tocó el terremoto, pero a Eric sí, paraba en casa de Noé Jitrik. Yo en ese momento estaba en París, en casa de Eric, en Villa Scheffer donde paraban todos los semiólogos que iban a estudiar con Greimas. Paolo también residía ahí provisionalmente. Me contó del Coloquio de Puebla, pero también hablamos de la paternidad: resulta que dos días antes me había enterado de que yo iba a ser papá! mi mujer Verónica estaba de visita en México y le tocó vivir toda esa tragedia, aunque sin lamentar desgracias familiares. Como ven, son para mí recuerdos estrechamente ligados la figura de Paolo.

Dr. Roberto Flores

INAH, Ciudad de México, mail del 7 de junio 2020

## Del tiempo y la vida!

Sophie Fisher



Seminario de A.J. Greimas: Joseph Courtés, Jean Petitot, Jean Coquet y Paolo Fabbri

Nos conocimos con Paolo Fabbri en 1966 cuando ambos empezamos a frecuentar el seminario de A.J. Greimas, que apenas había integrado la Ecole Pratique des Hautes Etudes (*EPHE*) *Sexta Sección*, donde trabajaba Roland Barthes y que como no tenía locales ‘propios’, implementaba los cursos sucesivamente en la *Sorbonne* y en el *Collège de France*. Actualmente es la Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales,

Greimas dictaba su seminario en la gran sala del *Collège* que tenía una enorme mesa rectangular -de unos cinco o seis metros- alrededor de la cual nos sentábamos a escuchar tanto a Emile Benveniste como a Greimas. Era la época en que la lingüística estaba dominada por la lingüística funcional de André Martinet, verdadero “patrón” de todo lo que se hacía en Francia vinculado con el lenguaje. La posición de Benveniste estudiando la enunciación, es decir los aspectos pragmáticos del lenguaje era completamente inédita, Greimas se dedicaba a los mitos y al desarrollo de una incipiente narratología. Para recordar algunos momentos, el más curioso fue una demostración *in situ*, del ‘gesto’ de una bailarina en tutú sobre esa mesa. Lo recordaba Paolo con enorme placer por lo insólito y al mismo tiempo como una demostración del ‘gesto y la palabra’ en referencia al celebre libro del arqueólogo André Leroi - Gourham de 1966. También había actividad seminarial en la mítica 10 rue Monsieur Le Prince, sede del centro de Greimas y de lo que luego sería la Escuela Francesa de Semiotica. Solíamos encontrarnos para almorzar en el célebre restaurante argentino *El Palenque*, que quedaba en la calle de la Montaigne de Ste. Geneviève, justo casi enfrente del Collège, donde íbamos a comer bifés de lomo con Umberto Eco y Eliseo Veron. Seguimos encontrándonos ahí hasta su cierre en 2014.

De esa época son también los famosos encuentros del Centro Internacional de Lingüística y Semiotica de la Universidad de Urbino, dirigido por Pino Paioni y fundado por Greimas, Eco, Fabbri, verdadero lugar de intercambios que tenían lugar en el mes de julio, cerca de la costa adriática, y de .... Venecia con su mar, sus museos y comidas !

Siempre lo veía en París, escuchaba sus conferencias o participábamos en coloquios y congresos. Precisamente el ultimo al que asistí fue el homenaje a Eliseo Veron que organizo junto a Lucrecia Escudero en el Centro de Semiotica de Urbino, que ahora el dirigía, en julio de 2015.

Una amistad llena de <memoria-s>, de calles y pasajes parisinos recorridos a ciertas horas en las que, vaya uno a saber !, caminábamos charlando del tiempo y de la vida, un mundo hecho de palabras...

Sophie Fisher. Lingüista, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)

## “Siamo uomini o caporali?”

Stefano Jacoviello



Arrivederci Paolo Fabbri

Anche di fronte al verdetto tremendo di una malattia implacabile che avrebbe fiaccato senza pietà persino il più inguaribile ottimista, Paolo Fabbri era in grado di sfoderare la solita arguzia e citare Totò, col piacere di smontare e rimontarne la metafora con un'ironia talmente devastante da lasciare a terra senza parole l'amico che all'altro capo del telefono stava già cominciando a elaborare il lutto della sua perdita. Citazione, traduzione, codifica, erano solo alcuni dei processi di cui Fabbri continuava incessantemente a indagare i meccanismi retorici e grammaticali, con l'idea di una semiotica che prima di tutto è sfida intellettuale, contro tutto ciò che sembra imposto, scontato, o semplicemente preso per buono per pigrizia o convenienze di politica accademica.

Appena superati gli ottant'anni, aveva deciso di adottare felicemente per sé la qualifica di “vegliardo”, nel senso di qualcuno che nonostante l'avanzare degli anni resta sveglio a controllare attentamente quel che succede e, sfruttando il rispetto che si deve agli anziani, può finalmente sentirsi autorizzato ad esprimere pareri, soprattutto su ciò che non gli piace, senza che gli accusati lo costringano a ingaggiare l'ennesima discussione. Senza nemmeno però togliersi il gusto di invitarli a farlo.

«Iconico e icastico», come recita il titolo dell'ultima raccolta di suoi saggi sull'arte uscita recentemente per [Mimesis](#) (2020), Paolo Fabbri lo è stato anche di persona. Non solo per lo stile tagliente di ogni suo intervento, sempre chiaramente articolato per punti e scandito con il ritmo affascinante di una sonata di Scarlatti, ma anche per la capacità di incarnare la figura dell'intellettuale tipica dell'ambiente culturale in cui si era formato e che oggi l'accademia tende a rifiutare, quando non fa addirittura di tutto per dimenticarla. È quella dello studioso senza appartenenze disciplinari e birignao cattedratici, sempre intento a rivendicare il valore di un metodo che permette di affrontare ogni repertorio di oggetti per capire come “fanno senso”, garanzia della loro esistenza ancor prima di ogni determinazione materiale, storica, causale. Guidato da curiosità onnivora che spaziava dalla sintassi della rappresentazione nella pittura vascolare greca alla matematica di René Thom, Fabbri partiva sempre dal mettere in discussione i giudizi espressi da qualcuno sugli oggetti senza aver prima fatto i conti con le loro articolazioni interne. Così avrebbero voluto i principi di un'attitudine alla ricerca fiorita nella grande comunità del pensiero strutturale, dove dialogavano le teorie di Saussure, Jakobson, Hjelmslev, Benveniste, Barthes, Lévi-Strauss, Greimas, insieme agli sviluppi successivi dei tanti che con lui hanno dato a quel pensiero una seconda generazione.

“Il semiologo condotto”: era la figura professionale inventata a cui spesso amava richiamarsi, come il medico che, senza aridi specialismi e tristi tecnologie diagnostiche senza oggetto, considera il corpo sofferente come un sistema di segni da decifrare per supporre l'origine di una malattia e applicare una terapia che, se non riesce a curare il paziente, almeno pone l'obbligo di accompagnarlo con umanità nel percorso del dolore, fino al momento dell'addio.

Sempre pronto a esaltare la provvisorietà di ogni conclusione raggiunta con un metodo a vocazione scientifica, come vuole e deve avere la semiotica, programmaticamente Fabbri non ha mai scritto trattati. Le tracce del suo pensiero sono sparse in un gran numero di scritti spesso legati all'urgenza di progetti di ricerca, convegni, conferenze, attività editoriale e pubblicistica, o anche semplicemente indotti da riflessioni con cui amava contagiare tutti quelli con cui aveva il piacere di confrontarsi. Per questo Umberto Eco, in quella grande allegoria che è *Il Nome della Rosa*, aveva disegnato su di lui il personaggio di Paolo da Rimini, “Abbas Agraphicus”. E per lo stesso motivo, con Omar Calabrese, abbiamo sorriso insieme più volte accostandolo ad un altro grande riminese “acquisito”, Gemisto Pletone, faro dell'umanesimo rinascimentale che dedicava la maggior parte dei suoi sforzi alla conversazione con i suoi allievi, lasciando solo pochi frammenti scritti su cui non resta che arrovellarsi per ricostruirne a posteriori il pensiero.

Ma per Paolo Fabbri «il problema non è l'insegnamento, o l'apprendimento, in sé, ma il contesto specifico in cui accade,

intellettuale o meno. Insegnare (o apprendere) che cosa? grazie a quali opportunità, strumenti, interessi generali, circostanze culturali?» Come riporta Gianfranco Marrone in una bellissima conversazione pubblicata su [Doppiozero](#) sul senso dell'essere maestri, per Fabbri «il vero maestro è quello che indica i libri da non leggere: non dà le dritte giuste sulle cose da consultare, ma sul tempo da non buttar via leggendo cose inutili. Per me Greimas aveva soprattutto questo ruolo. Io ogni tanto mi perdo in testi di filosofia, di psicanalisi, di sociologia, e lui mi ripeteva sempre: 'a che ci servono queste cose?'». Proprio con Marrone, Fabbri ha lavorato a raccogliere in diversi volumi antologici l'insieme di strumenti essenziali a far partire la ricerca semiotica, senza mai avere l'idea di fissare un canone. L'importante è acquisire un *savoir faire* con cui lanciarsi nella sfida, non un blasone bibliografico da mostrare per farsi identificare, disciplinato, in un settore scientifico.

Anche la sua *Svolta semiotica* (1998), nodo di importanza teorica fondamentale per lo sviluppo teorico della disciplina, che spostava definitivamente il fuoco della prospettiva analitica sulle strutture del discorso sottese ad ogni forma di espressione testuale, finiva per consentire al semiologo di riprendersi attivamente il ruolo di critico della cultura, momentaneamente reso vulnerabile da un pullulare di applicazioni semiotiche un po' disorientate. Ma questo impegno intellettuale va esercitato con eleganza e *nonchalance*, senza bisogno di strombazzare atteggiamenti da trincea pur stando comodamente seduti in cattedra. Anche a rischio di apparire distaccati. Ogni sua implacabile tirata esordiva con «È simpatico», «È divertente».

Paolo Fabbri restava se stesso anche quando su Raitre lo vedevi camminare in giubbotto di pelle per i corridoi del Link di Bologna. Eppure non si è mai potuto dire che non fosse animato da una passione travolgente, in ogni cosa che faceva. In ogni situazione lo sentivi ripetere “Allora, mettiamoci al lavoro”.

La parola addio segna una distanza incolmabile, una rottura dolorosa. Porta il senso della perdita, della solitudine e dell'abbandono in cui sono piombati tutti coloro che hanno condiviso con lui una battuta, il tempo di un corso, il percorso di formazione, una parte del proprio cammino.

**La semiotica e l'intero mondo della cultura perdono una delle intelligenze più vivaci e inarrestabili.** Un pensiero sempre lucido, capace di segnare una direzione, rompere i confini fra i saperi, raccogliere le sfide, animare dibattiti, centri culturali, riviste, collane. Un sorriso dolce e instancabile. Un maestro, un amico.

Arrivederci

Stefano Jacoviello. Profesor de Semiótica de la Cultura en la Universidad de Siena, vicepresidente de la Asociación Italiana de Estudios Semióticos, colabora con la dirección de la Accademia Musicale Chigiana. Publicado en la revista en línea “Il Lavoro Culturale”, con la autorización del autor. Créditos fotográficos Roberto Testi

Siena, 3 Giugno 2020

# Gracias Paolo, donde estés!

Susana Frutos



Paolo fue uno de esos intelectuales que dejan huella potente. Y no solo por su creatividad y volumen teórico sino también por la increíble disposición ante nuestros pedidos y propuestas.

Su participación en el devenir de la semiótica en Argentina fue fundamental. En particular, la Universidad Nacional de Rosario le debe una permanente presencia. Congresos, seminarios y coloquios lo trajeron hasta nosotros. Cualquier invitación nuestra era atendida. Lo último que me dijo en Boloña fue “te prometo pronta visita a Rosario”.

Para él era tan importante un gran congreso como una charla informal con alumnos. Recuerdo su aporte a un seminario internacional que organizamos con Lucrecia Escudero. Habíamos pensado un seminario de una semana y creíamos que el público no excedería las cincuenta personas. Al llegar a la sala desbordante con trescientos asistentes, me dijo “te invito con un café previo”. Fuimos al bar de la facultad y hablamos de la semiótica europea, haciendo bromas. En ese breve transcurso, mientras charlábamos de otras cuestiones, cambió el tema de su curso para adaptar la situación a la masividad que lo aguardaba. Fue un seminario brillante. Y culminó, el último día, con un inolvidable análisis de la ópera Norma.

Susana Frutos. Directora del Doctorado de Comunicación de la Facultad de Ciencia Política y Relaciones Internacionales – Universidad Nacional de Rosario

# Paolo Fabbri

Tiziana Migliori



Paolo Fabbri en Buenos Aires, 9 septiembre 2019

E' nelle cose che la sua semiotica, che è sempre stata un progetto di vita collettivo, continui.  
E fiorisca anche più bello di prima. Perché lui avrebbe voluto così...  
Tornerà a trovarci in altre forme e sarà sempre con noi, all'orizzonte dei pensieri più riusciti.

Tiziana Migliori. Centro Internazionale Science Semiotiche CISS

## Paolo Fabbri en la memoria de la Universidad de Lima

Oscar Quezada Macchiavello, Desiderio Blanco, Elder Cuevas Calderón, José Carlos Cabrejo, Lilian Kanashiro, Kate O'Connor, Eduardo Yalán, José García Contto, GRUPO DE INVESTIGACIÓN SEMIÓTICA DE LA UNIVERSIDAD DE LIMA



En el Perú, la Universidad de Lima se convirtió en un referente de semiótica greimasiana a raíz del arduo trabajo de producción intelectual y de traducción liderado por Desiderio Blanco a lo largo de muchos años. Gracias a esa circunstancia los semiotistas de nuestra casa hemos tomado contacto con otros maestros. Paolo Fabbri ha sido un gran amigo y colega desde hace mucho para Desiderio Blanco y Óscar Quezada, quienes se encontraron frecuentemente con él en diversos coloquios, seminarios y congresos que permitieron cultivar una fructífera relación.

El profesor Fabbri siempre tuvo un profundo interés por América Latina, prueba de ello su visita a tantas ciudades de este lado del planeta. En el caso de Lima, tuvimos el gusto de recibirlo dos veces recientemente. En el 2014 nos presentó su trabajo relativo a los simulacros y camuflajes como mecanismos semióticos y en el 2017 expuso su estudio sobre mitologías de la cultura zombi en la sociedad contemporánea. En esa ocasión el auditorio de la universidad se llenó de jóvenes entusiastas que quedaron impresionados y motivados por las perspectivas de investigación que ahí se abrieron. En el marco de aquella grata visita, la Universidad de Lima lo nombró Profesor Honorario, gesto de reconocimiento a su trayectoria no sólo en la semiótica sino también a los acercamientos interdisciplinarios que él siempre propició e impulsó.

Los cultores de la semiótica y de las humanidades han sido profundamente marcados por estas visitas del maestro de Rimini, quien siempre nos conmovió con su sencillez, bonhomía y afecto. Nunca olvidaremos la eficiencia y la eficacia de su innovador pensamiento y de su sabia actitud epistemológica. Con su agudeza y su sentido del humor sabía llegar a todos por igual.

Paolo nos abrió más que las puertas de la semiótica. Así lo recordamos, sonriente, sapiente, con el corazón abierto y en disposición de enseñar y aprender. Lo extrañaremos.

Oscar Quezada Macchiavello, Rector de la Universidad de Lima  
Desiderio Blanco, Profesor Emérito de la Universidad de Lima  
Elder Cuevas Calderón, José Carlos Cabrejo, Lilian Kanashiro, Kate O'Connor, Eduardo Yalán, José García Contto  
GRUPO DE INVESTIGACIÓN SEMIÓTICA DE LA UNIVERSIDAD DE LIMA



Quezada Macchiavello, Paolo Fabbri, Desiderio Blanco



De izquierda a derecha: José García Contto, Paolo Fabbri, Oscar Quezada Macchiavello y Barbara Farfán



# Bonus track

<https://gescsemiotica.com/nos-ha-dejado-paolo-fabbri/>

<http://afsemio.fr/temoignages/hommages/hommage-a-paolo-fabbri/>

[http://www.paolofabbri.it/semiotique\\_contemporaine/](http://www.paolofabbri.it/semiotique_contemporaine/)

Fotos de Paolo Fabbri en la Universidad de Lima

<https://we.tl/t-D6TV68tMDB>

Enlace de descarga

<https://we.tl/t-D6TV68tMDB>

<http://www.associazionesemiotica.it/>

<https://www.facebook.com/aissemiotica/>

<https://hipermediaciones.com/2020/06/02/paolo-fabbri-el-semiologo-que-no-se-parecia-a-ningun-otro/>

<https://mail.google.com/mail/u/o?ui=2&ik=5a44e4621c&attid=o.1&permmsgid=m->

[sg-f:1669192279496117980&th=172a2988d130cedc&view=att&disp=safe&realattid=f\\_kbajru6wo](https://mail.google.com/mail/u/o?ui=2&ik=5a44e4621c&attid=o.1&permmsgid=m-sg-f:1669192279496117980&th=172a2988d130cedc&view=att&disp=safe&realattid=f_kbajru6wo) L'Infinito camouflage dei segni

Entrevista a Paolo Fabbri por Xavier Ruiz Collantes

[https://www.cac.cat/sites/default/files/2019-05/Q15\\_ruizcollantes\\_ES.pdf](https://www.cac.cat/sites/default/files/2019-05/Q15_ruizcollantes_ES.pdf)

Entrevista a Paolo Fabbri: “[Umberto Eco fue un adversario inteligente](#)” (2017)

<https://www.paolofabbri.it/umberto-eco-fue-un-adversario-inteligente/>

Entrevista a Paolo Fabbri: “[Recalculando el big data](#)” (2014)

[https://www.clarin.com/rn/ideas/Paolo-Fabbri-Recalculando-big-data\\_o\\_ryEeFSOqvme.html](https://www.clarin.com/rn/ideas/Paolo-Fabbri-Recalculando-big-data_o_ryEeFSOqvme.html)

# Semiótica. Murió Paolo Fabbri, el amigo de los signos

Fue un teórico clave de una disciplina muy seguida en la Argentina. Umberto Eco lo incluyó como personaje en *El nombre de la rosa*.

Hector Pavon



Paolo Fabbri en Buenos Aires en 2013. Foto: Martín Bonetto.

02/06/2020 - 22:00

Clarín.com

Revista Ñ

Querido y valorado más allá del mundo de la Semiótica, **Paolo Fabbri encantaba con su simpatía, lucidez y capacidad de conectar inquietudes**. Todo cruzado por un sano desprejuicio para elegir objetos de estudio muchas veces considerados inesperados, paganos a los ojos de la academia italiana, francesa e incluso argentina.

**Fabbri murió el martes a los 81 años**. El diario *Corriere della Sera* lo definió así: “Muchos decían que era la verdadera inteligencia teórica de la semiótica italiana. Era estimado por los semióticos-filósofos como **Umberto Eco** y los filólogos-semióticos como **Cesare Segre**”.

Nació en Rímìni en 1939, estudió arquitectura en Florencia y luego en París, en aquellos años sesenta que fueron la edad de oro de la semiótica y que influyó en varios intelectuales argentinos como **Eliseo Verón**, **Lucrecia Escudero**, **Oscar Traversa**, **Elvira Arnoux**, **Oscar Steimberg**, entre otros. Esa ciencia de los signos, surgida de los estudios lingüísticos de Saussure y, luego, destinada a desmitificarlos, impulsó un “desmantelamiento” de los discursos de poder, publicidad y propaganda.

En París, Fabbri se hizo amigo de **Félix Guattari** y **Gilles Deleuze**; trabajó con **Roland Barthes**, **Lucien Goldmann** y **Algirdas Julien Greimas**. Eco ya lo conocía y valoraba, y lo “adoptó” de muy joven, en el gran momento de la moda semiótica y lingüística y de Apocalípticos e integrados. Fabbri enseñó en París, San Diego, Toronto, Santiago de Chile, Lima, **Buenos Aires**, **Rosario**, entre otras urbes.

Eco lo incluyó en su novela *El nombre de la rosa* como Paolo da Rimini, el fundador de la Biblioteca, y le dio el ocurrente apodo de “*Abbas Agraphicus*” por la lectura omnívora y la avaricia de la escritura.

Fabbri también fue profesor de Filosofía del Lenguaje en Urbino, donde fundó, con Carlo Bo y Giuseppe Paioni en 1970, el Centro Internacional de Semiótica y Lingüística, entre las primeras escuelas europeas de semiótica. También fue presidente de la **Fundación Federico Fellini**.

Mirá también

## Paolo Fabbri: “Las reglas de la sátira, la diatriba y el insulto han penetrado en la política”

Uno de los grandes temas que le interesó fue el de los mecanismos de la traducción. En uno de sus viajes a nuestro país, en 2009, me explicaba el porqué de ese interés en una entrevista para Ñ: “Yo creo que estamos en la época de la traducción. Mientras las culturas anteriores eran culturas nacionales, posnacionales, identitarias, etcétera, yo tengo la impresión de que hoy asistimos a una enorme cantidad de traducciones lingüístico-culturales. **Las traducciones no son lingüísticas sino semióticas**. Creo que esas traducciones son consensuales y conflictivas. La guerra es un aparato de traducción terrible. Los estadounidenses están aprendiendo qué quiere decir ‘un combatiente afgano’”.

Y como su universo de era infinito, también investigaba entonces el “secreto”: “Estudio las interceptaciones telefónicas, las escuchas. Italia es el país de Europa con la tasa más alta de control de sus teléfonos. Y todos los escándalos políticos sobrevienen a base de los controles telefónicos que era dirigida por alguien que tenía una policía privada con centros de control telefónico. Los peores problemas en Italia son la mafia –por eso hay tanto control– y el terrorismo. **Todos los terroristas hablan con terminología controlada.** Llamam a la pistola o a una bomba con un nombre infantil. Nuestra sociedad es una sociedad que tiene una pretensión de ser transparente, comunicativa, etcétera, y que en realidad está totalmente dominada por estrategias de control.” La Escuela de Comunicación de la Facultad de Ciencia Política y Relaciones Internacionales de la Universidad de Rosario, donde Fabbri tenía muchos amigos con quienes compartía sus pasiones semióticas, lo despidió con afecto en su página web.

Entrevista completa con Paolo Fabbri en Ñ de 2009

## «Vivimos en la era de la traducción»

La Semiótica busca sus objetos de estudio en los nuevos órdenes internacionales, en las nuevas realidades globales. El semiólogo italiano Paolo Fabbri estuvo recientemente en Buenos Aires, durante la IX Semana de la Lengua Italiana en el mundo, analizando lenguas, culturas e himnos nacionales. Dio conferencias en el Instituto Italiano de Cultura y en la Universidad del Salvador. Fabbri es un hombre de buen humor, atento a los signos que la realidad le prodiga constantemente. No da señales de ser uno de los pilares de la semiótica, ya, clásica que lo pone en un altar junto con Umberto Eco y Algirdas Julius Greimas. Ese buen humor lo manifiesta cuando uno le pregunta qué está estudiando: “Me interesan los espías, me interesan los ladrones, me interesan las interceptaciones telefónicas, me interesa la distorsión de la comunicación”, pero no lo dice en chiste...

-Desde distintas ciencias y disciplinas se afirma que la crisis económica global no afecta sólo a la economía sino también a diferentes campos culturales...

-Vamos por partes. Hoy existe una grave crisis de la crítica literaria y, también y sobre todo, de las artes. Porque los críticos de arte se han convertido en curadores. Y siendo curadores, el metalenguaje crítico está simplemente en la disposición espacial. Eso es un error gravísimo. Creo que todavía hay mucho espacio para la crítica en la actualidad. En el caso del arte, la crisis deriva del aplastamiento en el mercado. En el caso de la literatura ese aplastamiento en el mercado no existe. Eco ganó dinero con *El nombre de la rosa*, pero no como Grisham u otros. Pero en el arte, el vínculo con el mercado es tan potente, que la distancia crítica está casi aplastada. Yo dirijo la revista que se llama *Archivo del Senso* en la que estudiamos La Bienal de Venecia. Allí Orhan Pamuk escribió un artículo muy divertido. Atravesó la Bienal, volvió a su casa y escribió: “No entendí nada”. Este es un problema muy serio. Porque la alternativa del hecho artístico es la entrevista al autor, a sus intenciones artísticas. Pero las intenciones del autor no son su obra. Y sobre todo, no son su recepción. Es un tema interesante.

-Si ponemos a la Semiótica a analizar la era que vivimos, ¿cuáles serían los signos distintivos del presente que detectaría de inmediato?

-Se dice que estamos en la época de la imagen o sea, que los signos son icónicos. No estoy seguro. Diría que para mi generación la música juega un papel fundamental. Si me preguntaran a mí, diría que la música fue más importante para cambiar la política, por ejemplo. De modo que no creo que el signo icónico sea dominante, entre otras cosas, porque, citando a Baudrillard, él siempre decía: “¿Ven imágenes? Yo no veo ninguna. Enciendo el televisor y veo personas que hablan.” Con un poco de humor se podría decir que nosotros no vemos ninguna imagen porque vemos solamente una señora que habla en la televisión o sea que no es imagen, es lenguaje puro. Yo diría que este es un período –la posmodernidad– en el que se ha dicho que ya no hay grandes relatos –el de la Ilustración, de la utopía, del socialismo– y que había relatos pequeñísimos. No es cierto. Hoy hay un gran relato y se llama “mundialización.” Y digo mundialización como decía Derrida que no quería hablar de globalización porque globalización implica uniformidad. Mundialización implica complejidad y la complejidad en este momento se especifica en traducciones.

-¿Cómo operan a su juicio esas traducciones?

-Yo creo que estamos en la época de la traducción. Mientras las culturas anteriores eran culturas nacionales, posnacionales, identitarias, etcétera, yo tengo la impresión de que hoy asistimos a una enorme cantidad de traducciones lingüístico-culturales. Las traducciones no son lingüísticas sino semióticas. Creo que esas traducciones son consensuales y conflictivas. La guerra es un aparato de traducción terrible. Los estadounidenses están aprendiendo qué quiere decir “un combatiente afgano”. Antes no lo sabían. Los rusos sí lo sabían. Los rusos habían aprendido pero no se lo dijeron y por lo tanto, a los estadounidenses les fue necesario aprender cómo piensa, cómo combate un afgano. La guerra es un trágico aparato de traducción precisa. Basta pensar

cómo los rusos y los americanos terminaron traduciéndose durante la Guerra Fría. Y las traducciones son también ferozmente conflictivas. Pero también hay aspectos totalmente positivos. Y creo que es una característica específica de nuestra época. Por ejemplo, también en las artes, cuando yo era joven, la exigencia era que hubiera un específico cinematográfico, un específico literario, un específico televisivo. Ahora nadie cree en eso. Ahora todos saben que hay combinaciones, hibridaciones, etcétera. Yo a esto lo llamo traducción.

**-En France Telecom ya se suicidaron veinticuatro empleados por razones que aún se investigan y que se sospechan vinculadas al ámbito laboral. ¿Esa trágica decisión es un signo de este momento?**

-Sin duda. Cabe recordar que el primero que estudió realmente el suicidio fue el francés Emile Durkheim quien escribió un gran libro sobre el suicidio como criterio. Una cosa que caracteriza a nuestra época que valdría la pena estudiar, es que en un tiempo las personas se suicidaban al inicio y al fin de la vida. Se suicidaban los viejos y los jóvenes. Muchos adolescentes se suicidaban porque tenían dificultades para entrar en la vida. Y al final de la vida la gente se suicida porque la vida no tiene mucho sentido. Actualmente, hay muchos suicidios en la edad intermedia, que es el caso de Telecom. La edad intermedia que era una edad de realización se ha convertido en una edad de fracaso. O sea que entiendo perfectamente que puedan suicidarse hoy. El otro es el vínculo con la nueva tecnología. Ulrich Beck dice que antes luchábamos por los medios de producción y que hoy combatimos por los medios de definición. La semiótica es interesante porque está obligada a definir los problemas, a distinguir. Por ejemplo, distinguir técnica de tecnología. Pongamos un ejemplo: fue muy fácil crear Internet –hay un eslogan estúpido que dice: “dar Internet al mundo fue fácil, pero dar mundos a Internet es muy difícil”. Facebook es un experimento extraordinario de dar un mundo a Internet. Pero Internet es una técnica, Facebook es una tecnología. O sea, es la integración social específica de una potencialidad técnica no aprovechada. Y tengo la impresión de que transformar una técnica en tecnología, o sea, la aceptación socializada de una técnica, provoca conflictos terribles.

**-¿Por ejemplo?**

-Basta pensar en el automóvil. Buenos Aires tiene los autobuses más violentos del mundo pero eficientes. Todos nosotros sabemos cuánto pagamos de impuesto a la sangre, al automóvil. Es asombroso que aceptemos tener miles de muertes, decenas de miles de muertes, millones de heridos, paralizados por rotura de la columna. No obstante, nadie renunciaría a esta tecnología. Estos suicidios son un ejemplo perfecto de la idea que tenemos que las técnicas son transparentes y las tecnologías son complicadísimas. Desde ese punto de vista creo que es interesante que la semiótica se haya puesto a estudiar ahora lo que llamamos “etno-semiótica”, es decir, las integraciones socialmente relevantes de tecnologías complejas.

**-¿Es acertado decir que lo real se ha vuelto más interesante que la ficción? La vida privada de Berlusconi es un producto mediático que muchos aprecian...**

-Una telenovela, una bolsa de gatos. Creo que sí, pero hay que tener presente que cada lenguaje cuenta algo pero también se cuenta a sí mismo. La literatura, el cine interroga al propio medio. El filósofo estadounidense Richard Rorty dice que es mucho más interesante el periodismo que la literatura. Y el historiador británico Eric Hobsbawm afirma que es más interesante el jazz que el cubismo. Pero, por otra parte no debemos olvidar que además de contar cosas que ciertamente son más interesantes que los relatos tradicionales, cada disciplina se interroga a sí misma. Y eso no lo puede hacer el periodista. El cuenta el mundo con gran estilo, pero en cambio hay en la literatura, en el cine, en el arte, una dimensión experimental. Y esa dimensión experimental conserva a la literatura, al arte su valor intrínseco.

**-¿Y la ciencia?**

-La ciencia también es así. La ciencia cuenta el mundo, experimenta el mundo, pero después reflexiona epistemológicamente sobre su propia actividad. Yo creo que hay una relación necesaria entre esos elementos. En cuanto a Berlusconi, yo sostengo desde siempre que Berlusconi merecería a Balzac, haría falta a Balzac para Berlusconi, porque Balzac habría construido algo incluso grotesco dado que hay un aspecto grotesco en Berlusconi. Pero no hay un escritor que sea capaz de transformarlo en lo que es: un personaje sorprendente, grotesco. Los italianos están desesperados porque cuando encuentran a un extranjero éste les dice: “Ustedes son como Berlusconi”. Pero no es cierto: la política no es un buen traductor. La política traduce a un país, es cierto –hay verdades, como en todas las traducciones. La política en Italia en este momento es una traducción parcialmente incorrecta de la vida cultural, de la vida social, del extraordinario interés de la vida italiana que es rica, compleja, pero que se traduce mal en política. La autonomía de la política es la dificultad de su traducibilidad.

**-Usted ha estudiado el “secreto” y lo deconstruyó semiológicamente. ¿Qué cosas le interesan hoy cercanas al secreto?**

-Ahora estudio las interceptaciones telefónicas, las escuchas. Italia es el país de Europa con la tasa más alta de control de sus teléfonos. Y todos los escándalos políticos en Italia sobrevienen a base de los controles telefónicos. Telecom Italia era dirigida por alguien que tenía una policía privada con centros de control telefónico... Y uno de los grandes problemas actuales es el de una sociedad con el máximo de comunicación que está totalmente controlada. Hasta tal punto que los peores problemas en Italia son la mafia –por eso hay tanto control– y el terrorismo. Todos los terroristas hablan con terminología controlada. Llamam a la pistola con un nombre infantil, llaman a una bomba con otro nombre. Nuestra sociedad es una sociedad que tiene una pretensión de ser transparente, comunicativa, etcétera, y que en realidad está totalmente dominada por estrategias de control. Eso lo expresó muy bien Gilles Deleuze cuando decía: pasamos de la represión al control.

**-También ha trabajado en particular el tema del “camuflaje”, ¿qué encontró allí?**

-Me parece que el camuflaje, es decir el disfraz respecto del control, es un tema interesante, especialmente las estrategias del camuflaje que surgen del mundo animal: es lo que llamamos zoo- semiótica y estrategias de conflicto animal. Hay un evolucionismo a causa de una estrategia que podríamos llamar de supervivencia. En síntesis: yo me disfrazo de vos. O bien, la mariposa pone ojos de predador para aplastar la presa. Esto se combina con el secreto, especialmente cuando lo llevamos a ámbitos humanos donde se reutilizan estas técnicas. Me gustan las sociedades secretas porque producen estrategias de disimulación. Me interesa el disfraz que resiste al control, se utilizan técnicas de “normalización”. Pero cuidado, porque del mismo modo los autos de la policía se camuflan, se normalizan, se banalizan. En las manifestaciones hay policías “banalizados”, es la misma técnica con distinto objetivo.

Hector Pavon

Buenos Aires, diario Clarin 2 junio 2020

# Entrevista a Paolo Fabbri

Mariana Busso



Los alcances de la Semiótica contemporánea son una de las grandes preocupaciones de Paolo Fabbri, un referente clave en ese campo. Autor de *Táctica de los signos* y *El giro semiótico*, posee una enorme trayectoria docente en universidades italianas y extranjeras, y es actualmente director del Centro Internacional de Ciencias Semióticas de Urbino. En esta entrevista, Fabbri aborda la situación actual del paradigma semiótico, y comparte sus reflexiones acerca de algunos de sus temas privilegiados de análisis: la comunicación basada en el secreto y el rol estratégico de los signos. Además, se pregunta acerca de las posibilidades de abordaje semiótico de problemáticas de actualidad como el llamado big data.

—¿Cómo evalúa el panorama de la Semiótica actual? ¿Cuáles son las problemáticas que debe afrontar?

—Unos de los grandes problemas de la Semiótica contemporánea es que produce muchos textos, pero no produce crítica sobre ellos. Otro problema muy importante es la acumulación de cantidad de textos introductorios. Encuentro esto muy grave, muy peligroso, porque significa que no hay un corpus unificado de conceptos y que por ende existe una debilidad, una incerteza, una variedad —que a veces también puede ser productiva— de las orientaciones semióticas. Yo creo que es necesario reforzar estas orientaciones de base pero, por otra parte, hay que realizar evaluaciones, revisiones —positivas o críticas— que toda disciplina teórica conceptual necesita.

Esto es importante para la Semiótica, que es una disciplina que suscita aún muchísima resistencia. Actualmente la Semiótica no está en grado de construir un mundo interno de significaciones, y no sólo por fuertes resistencias del exterior, como por ejemplo aquella sobre el así llamado “anti-historicismo” de la semiótica, que no es cierto, sino también por argumentos internos, que son muy claros. Kuhn decía que, muy raramente, es posible que exista un paradigma científico con dos cabezas... cómo decirlo, no con un jefe de gobierno sino con “cónsules” como en la antigua Roma. Ahora bien, en la semiótica existe por una parte la tradición lógico-filosófica de Peirce, cuya enorme filiación termina con Eco y, del otro lado, una tradición saussureana, que se conecta a la ciencia lingüística que existía previamente y en la que se ubican Jakobson, Greimas, Hjelmslev, etc., conformándose así un paradigma dual complejo de gestionar, ya que es muy difícil integrar estas dos tradiciones.

—Desde el punto de vista de la eficacia de los procesos signícos, es notoria su preocupación relativa a los modos de funcionamiento del secreto, y al rol estratégico de la verdad en el interior de la sociedad. Temas compartidos por estudiosos como Jorge Lozano del Grupo de Estudios de Semiótica de la Cultura de Madrid. ¿Podría decirse que la problemática de la transparencia y la opacidad, de la significación estratégica, son un punto de partida para estudiar los procesos culturales y los conflictos contemporáneos?

—Sí, por supuesto. No nos olvidemos que Lozano ha sido investigador en Bolonia cuando enseñábamos Eco y yo, y no es extravagante que exista esta continuidad. Con él compartimos la hipótesis sobre el carácter profundamente estratégico de las relaciones del significado, que no se define ontológicamente por una esencia durable, sino que es permanentemente “negociado”. Ahora bien, para hacer esto es necesario imaginarse representaciones significativas de sí mismo y del otro, y jugarlas estratégicamente.

camente. De allí el interés por las estrategias de camuflaje, del secreto, del develamiento, del esconder, del travestir... lo que yo, bromeando, llamo una “comunicación en negro”, es decir, centrada en los aspectos oscuros como las interceptaciones, los espionajes, los agentes dobles. Las situaciones de conflicto, pero también la diplomacia, son lugares de trato y de negociación, donde hay cosas escondidas y otras reveladas. Es necesario pensar estos temas en los cuales, de algún modo, debemos considerar las acciones del otro como parte de las nuestras; creo que esto es decisivo, y no es pensable en términos tradicionales como el de Habermas de la comunicación como –simplificando mucho– acto abierto y transparente.

Estas son cuestiones que poseen un rol muy importante para las ciencias del hombre, y en mi opinión la Semiótica tiene que tematizarlas teóricamente. Eco mismo ha trabajado las problemáticas de lo secreto, la conspiración y el espionaje, aunque lo ha hecho en sus novelas. Al respecto mi impresión es que Eco escribe una novela cuando tiene una carencia teórica; en las teorías lógico-inferenciales como la peirceana falta esa dimensión estratégica, que Eco trata de manera extraordinaria en el plano de la ficción.

*–Carlos Scolari, de la Universidad de Barcelona, afirmó que “desde hace unas décadas la semiótica de matriz latina prácticamente no ha generado nuevos modelos teóricos”, y sostuvo que ella tendría la posibilidad de crecer si se confrontara con nuevos objetos de estudio, como por ejemplo el Big Data. ¿Cree que la semiótica puede analizar esta masa de datos?*

–Con esa afirmación se está repitiendo lo que es un tremendo lugar común de la Semiótica: que habría habido una Semiótica que se habría convertido en canónica, estándar y no innovativa, y que habría que confrontarla con otro tipo de datos para renovarla. No es verdad que la Semiótica no tiene ideas nuevas; ciertamente, lo que hay que hacer es adecuar modelos para este tipo de objetos. En lo que tiene razón Scolari es en pensar qué diría y cómo debería adaptarse la Semiótica a la problemática del Big Data. Esto tiene que ver con lo anterior: el Big Data no es solamente cuestión de cantidad de datos, sino de modalidad estratégica del uso de la información.

Doy un ejemplo banalísimo: hoy los drones militares lo ven todo, pero no ven lo que sucede en el fondo del mar y bajo la superficie de la tierra; pensemos en los submarinos y en los túneles. El primer punto es que no es cierto que se puedan recoger todos los big data que se quiera; sin dudas, hay un problema de estrategia de recolección y de manipulación. Otro punto es el problema de la utilización del secreto, cuáles son las fuerzas que lo hacen; desde este punto de vista, considero que hay muchas buenas categorías de la Semiótica que se pueden utilizar. El del Big Data es un proceso positivista y cuantitativo que ciertamente inquieta a los vigilados, pero también a quienes recogen los (¿meta?) datos con objetivos de vigilancia. Ellos no saben nunca hasta qué punto es necesario saber aquel dato suplementario e imprevisible que faltó, por ejemplo, en el caso de un accidente o de un atentado. De allí su necesidad continua de acumular otros datos, o mejor, de dirigirse a los Little Data provistos por las ciencias del hombre –como la Semiótica– que tendrían la pretensión de sustituir. Por el contrario, en lo que respecta a los vigilados, creo que la respuesta semiótica se basa en individuar aquello que, en mi opinión, es importante: las diversas estrategias posibles de enmascaramiento y de camuflaje. Que pueden ser incluso la máscara de la más absoluta normalidad.

Mariana Busso. Investigadora de la Universidad Nacional de Rosario

Clarín, Revista N, Ideas. 31/10/2014 - 18:59